

Le Vieux



Bahut

NOTRE MÉMOIRE

Amicale des anciens élèves des lycées & collèges Clemenceau et Jules Verne de Nantes

Elève, un métier ?

*L'Amicale
ouvre
le dossier*

après le bac?...
je ferai prof ou...
ancien élève...



Le métier d'élève

Effectué bénévolement par plus de 2 millions de lycéens, le métier d'élève concerne aujourd'hui plus de 12 millions de personnes. Imaginez, presque autant que la moitié de la masse salariale en France !

Métier peu connu, pourtant vécu par tous mais avec l'âge souvent oublié, sa caractéristique principale est d'être obligatoire et non rémunéré (scandaleux !).

Il en incombe différents droits et devoirs, qui vous sont présentés ici par l'un de ces spécimens unique, élève de terminale ES au lycée Clemenceau de Nantes...

Aksel Gokcek

Suite page 19

Election mai 2016 - Composition du conseil d'administration de l'Amicale des Anciens Élèves des lycées et collège Clemenceau et Jules Verne de Nantes

Le bureau



PRÉSIDENT :
Didier BOREL
Cadre financier



VICE PRÉSIDENTE :
Evelyne KIRN
Greffier



VICE PRÉSIDENT :
Guy SAVORET
Médecin retraité



TRÉSORIER :
Gérard LOQUET
Attaché statisticien



TRÉSORIER ADJOINT :
Luc BRÛLIN
Retraité EDF



SECRÉTAIRE :
Monique GRANDJEAN
Professeur en retraite



SECRÉTAIRE ADJOINT :
Yves JAUNASSE
Retraité - Cadre pétrolier



SECRÉTAIRE ADJOINT :
Jean-Claude GUILLET
Praticien hospitalier en retraite



Jean-Louis LITERS
Professeur honoraire
Membre de droit au titre de
Président du Comité de l'Histoire

Les membres du conseil d'administration



Bernard ALLAIRE
Président honoraire
Chercheur indépendant en sciences humaines



Bernard LEBEAU
Ingénieur agronome



Irène BERNARD-GRILO
Agent commercial



Bernard LE MOAL
Enseignant en retraite



Michelle BESSAUD
Conseillère d'orientation, psychologue en retraite



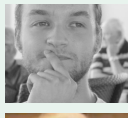
Jean-Luc PIFFETEAU
Cadre SNCF



Clément CASTAGNA
Vice Président EMicrocrédit



Yves-François POUCHUS
Professeur à la Faculté de Pharmacie
de Nantes



François DANIEL
Animateur



René ROUSTEAU
Médecin en retraite



Pierre-Louis DUMERIL
Ingénieur SNCF à la retraite



Pierre STERLINGOT
Ingénieur SNCF en retraite



Patrick HERVÉ
Proviseur honoraire
*Caricaturiste à l'œuvre, entre autres, dans cette
édition sous la signature «DRIG».*

Sommaire

Edito du Président : Didier Borel Page 3

Le bloc notes culturel d'Evelyne KIRN Page 4

Prospective : Le métier d'élève
Dossier préparé par Bernard Allaire..... Page 18

Spécial souvenirs :
Chronique réalisée par Evelyne Kirn,
Jean-Louis Liters Page 25



*Le comité de rédaction - De gauche à droite :
Sylvain GROSS, Bernard ALLAIRE, Michelle BESSAUD et Evelyne KIRN.*



Chers Camarades, chers Amis,

Ce numéro 94 de notre «Vieux Bahut» a pour thématique le «Métier d'Éleve».

Cet élève que nous fûmes pendant une plusieurs années de notre existence au sein du Lycée Jules Verne et ou du Lycée Georges Clemenceau à Nantes.

Années de découvertes et de transmissions de la part d'enseignants de qualité qui peuvent désormais adhérer à notre Amicale des Anciens Élèves.

Années heureuses bienveillantes, pour la plupart avec l'insouciance de la jeunesse et la soif d'apprendre et de découvrir, années parfois compliquées pour certains autres devant l'exigence du métier d'élève justement ou par des situations familiales difficiles.

Années de camaraderie de solidarité et de liens d'amitiés qui se tisseront et ne se démentiront pas devant les épreuves de l'existence.

Cette expression du métier d'élève c'est Bernard Allaire qui le premier, l'a exprimée en réunion de Conseil d'administration il y a 5 ans.

A l'occasion d'une séance conviviale de travail organisée il y a deux mois pour préparer ce nouveau numéro, ainsi que l'assemblée générale nous sommes tous tombés d'accord pour lui redonner du sens.

Mais quel(s) sens?

Ne sommes nous pas « apprentis » toute notre vie durant ?

Vous allez le découvrir en feuilletant ce nouvel exemplaire du Vieux Bahut.

Nous envisageons d'ailleurs de prolonger ces articles et témoignages par une conférence sur le sujet qui, pourrait avoir lieu au Lycée Jules Verne au Printemps 2018. Si elle se concrétise nous travaillons déjà dans cet objectif, la date vous en sera communiquée directement par mail (merci à chacun de penser à nous communiquer tout changement d'alias ou sur le site internet de l'Amicale : <http://www.levieuxbahut.com/>). Une page Facebook sera peut être créée également à la rentrée prochaine.

D'ores et déjà, nous pouvons vous communiquer la date de la première sortie dominicale organisée par l'Amicale en forêt du Gavre pour les mycologues avertis ou non, sous l'égide de notre camarade administrateur François Pouchus, ancien de Jules Verne et Professeur à la Faculté de Pharmacie de Nantes qui nous fera bénéficier de son immense savoir et de son humour. Ce sera le 15 Octobre prochain, un déjeuner au restaurant est prévu, aussi n'hésitez pas à vous faire connaître si vous souhaitez y participer.

L'an passé j'avais souhaité vous alerter quant au renouvellement de nos effectifs, la problématique demeure bien sûr entière. Sachez que, grâce à votre accord en Assemblée générale concernant la gratuité d'adhésion pendant une durée de trois ans, nous avons pu enregistrer 23 adhérents jeunes bacheliers, c'est un début et nous réitérerons la démarche à la rentrée 2017 avec le soutien des deux établissements. Je souhaite d'ailleurs remercier ici Madame Raguideau et Monsieur Douaglin pour leur plein et entier soutien dans la bonne tenue de l'expérience 2016.

J'attends toujours vos idées ou propositions pour accompagner ces jeunes et donner du contenu à notre offre, à nos offres, et demeurer en accord avec les textes fondateurs de notre Amicale que sont nos statuts.

Nous devons aider les jeunes, mais aussi penser aux moins jeunes et être également capables d'apporter un lien social. Depuis trois ans déjà, en tant que Président de l'Amicale, je souhaite que nous développiions cette capacité à vivre ensemble et à partager nos valeurs. Pour ce faire, nous allons vous remettre un premier annuaire destiné à faciliter les contacts avec les uns ou les autres. Cet outil destiné à évoluer dans le temps que j'ai souhaité recréer, existait par le passé.

Je remercie vivement notre Ami Gérard Loquet, ancien de Clemenceau, pour le travail de qualité qu'il a déjà accompli sur celui-ci.

Merci à Michelle Bessaud, à Evelyne Kirn et à Jean-Louis Liters, qui ont activement travaillé aux côtés de Sylvain Gross. Tous ensemble ont animé le comité de rédaction. (*voir photo ci-contre*)

Je souhaite remercier vivement Bernard Allaire, complice et ami, militant toujours engagé pour les jeunes, pour son implication réitérée en tant que coordinateur et rédacteur en chef dans ce nouveau numéro du Vieux Bahut. Je souhaite témoigner ma profonde gratitude à l'égard d'Evelyne Kirn, notre Vice Présidente, pour son investissement à mes côtés pour faire vivre notre Association. Je vous informe également que c'est désormais Luc Brulin le nouveau trésorier de l'Amicale ; il a pris ses fonctions au 1^{er} janvier 2017. Mes remerciements également à Chloé de Sandro qui s'est illustrée l'année dernière dans le numéro « Relais vers le futur » ; elle demeure à nos côtés pour échanger avec ses camarades et nous apporte sa joie de vivre, son enthousiasme et son talent d'écriture. L'article qu'elle a écrit retiendra toute votre attention, j'en suis sûr.

Bonne lecture à tous. N'hésitez pas à nous rejoindre ou à vous manifester.

Amicalement

Le Président
Didier BOREL

L'option culturelle de l'Amicale

Elle a toujours existé, depuis les témoignages des adhérents, les récits de voyages des élèves jusqu'au « Prix Etincelle », s'est amplifiée avec la création par Philippe MUSTIERE des conférences sur les grands anciens et perdure grâce à celles que nous pouvons organiser au lycée Clemenceau, la salle Thomas Narcejac nous étant aimablement mise à disposition par l'équipe de direction du lycée que nous remercions encore ici.

Depuis la parution du dernier Vieux Bahut, nous avons eu l'honneur et le plaisir d'accueillir deux conférenciers de renom, qui ne sont pas d'anciens élèves mais qui n'en ont que plus de mérite car ils n'ont pas ménagé leur temps et su insuffler leur enthousiasme à leur public .

Le 9 décembre 2016, répondant sans réserve à ma demande, « pour les jeunes, il n'y a pas de problème » Yves HOREAU (membre de l'Académie de Bretagne, auteur de nombreux ouvrages régionaux) rencontré à l'occasion de manifestations extérieures et LE spécialiste de TINTIN, particulièrement mis en avant avec une exposition parisienne, la parution d'un album par Ouest France, a bien voulu venir nous présenter sa conférence sur « Tintin et Milou : les raisons d'un succès »

Le 24 mars 2017, Jean GUIFFAN, agrégé d'his-

toire, qui a été professeur au lycée Clemenceau, co fondateur du Comité de l'Histoire du lycée et co auteur de « un grand lycée de province », auteur de nombreux ouvrages et spéoaliste de l'Irlande, a également accepté de continuer celle déjà prononcée le 26 Février 2016 sur le thème : « Histoire et Chansons » pour la période suivante, de 1945 à nos jours .

Nous avons la joie et le privilège de publier le texte de ces deux conférences afin que tous ceux qui n'ont pu y assister puissent en bénéficier : que les deux auteurs en soient chaleureusement remerciés, tous deux ayant dû rédiger un peu dans la précipitation en raison d'impératifs familiaux .

Cette politique culturelle est poursuivie également grâce à des animations pendant nos derniers dîners, avec la participation de Jean-Philippe VIDAL et son épouse avec leurs musiciens, Paul LADMIRAULT et le trio LADMIRAULT, les chanteurs « Hélène et Jean-François » qui ont encore en 2016 évoqué particulièrement Hélène CADOU, Julien GRACQ.

Vous retrouverez également dans ce numéro quelques échos de la presse locale, des indications sur les publications pouvant nous intéresser, cela étant complété par ce qui est mis sur notre site , que nous vous invitons à consulter régulièrement. (levieuxbahut.com).

Evelyne Kirn

Histoire et chansons depuis 1944

Voici le texte de la conférence de Jean Guiffan (1^{ère} partie).

1/ La Libération

La chanson symbole de la Libération est sans conteste **Fleur de Paris**, sur les ondes de la nouvelle radio nationale dès le 7 septembre 1944. Sur le même thème, sera composée plus tard une autre chanson servant de générique au film "Paris brûle-t-il" de René Clément, réalisé en 1966, "Paris en colère", chanson interprétée par Mireille Mathieu.

Georges Brassens, en revanche, a évoqué dans une de ses chansons un épisode moins glorieux de la Libération : le châtement réservé aux femmes accusées d'avoir eu des liaisons avec l'occupant. Sortie en 1964/5, **La Tondue** a valu à son auteur de violentes critiques d'autant plus que sur le même disque figurait "Les Deux oncles", l'un aimant les Tommies, l'autre aimant les Teutons : deux chansons mal vues en pleine période gaullienne.

De la fin de la guerre au début des années 1950, c'est le retour à la "chansonnette" : chansons poétiques, chansons d'amour... au succès durable : "Ma cabane au Canada" (1947), "Le Prisonnier de la tour" (1948), "Étoile des neiges", "Hymne à l'amour", "Les Feuilles mortes", "Si tu t'ima-



Conférence de Jean Guiffan
Agrégé d'histoire

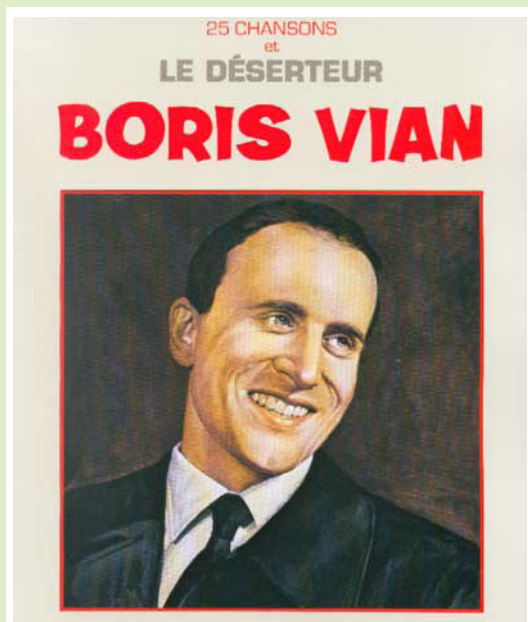
Vendredi 24 mars 2017
Lycée Clemenceau
Amphithéâtre Thomas Narcejac - 20h

Histoire et chansons
La vie politique et la société à travers la chanson française de 1945 à nos jours.

Il arrive assez souvent que la chanson française fasse référence à l'étranger, à travers de nombreux événements nationaux ou internationaux. Mais elle est aussi, et peut-être surtout, le reflet de la société, soulignant bien son évolution de génération en génération.

AMICALE DES ANCIENS ELÈVES
DES LYCÉES CLEMENCEAU & JULES VERNÉ DE NANTES

Entrée libre dans la limite des places disponibles



gines", (1949), *Domino, Cerisier rose et pommier blanc, Le Loup, la biche et le chevalier* (1950), *La complainte des infidèles, Comme un p'tit coquelicot, Un gamin d'Paris, Les Grands boulevards, Padam, l'Âme des poètes* (1951)... on ne trouve guère de chansons dérangeantes, de chansons engagées avant 1952, date de sortie du premier « 45 tours » de Georges Brassens comprenant notamment "Le Gorille", "Hécatombe" et... "La Mauvaise réputation".

2/ Antimilitarisme et décolonisation

Il convient tout d'abord de rappeler le contexte politique des années qui ont suivi le second conflit mondial : au plan international, la Guerre Froide débute en 1947-48 ; au plan national, la France est en guerre en Indochine de 1945 à 1954, puis en Algérie de 1954 à 1962. Au tout début des années 1950, la France achève sa reconstruction et les mentalités sont encore très traditionnelles, peu différentes de celles de l'avant-guerre. C'est alors qu'un chanteur-provocateur secoue les bonnes consciences et **La Mauvaise Réputation**, véritable ode à la marginalité, dérange "les braves gens" : alors que sept ans après la signature de l'armistice, la revue du Quatorze Juillet est encore une grande cérémonie nationale, Brassens proclame dans un deuxième couplet un antimilitarisme qui l'on retrouve la même année (1952) dans **Quand un soldat**, de Francis Lemarque (chanson interprétée notamment par Yves Montand) puis dans *Le Soudard*, de Jean-Claude Darnal (1953) chanson interprétée par son auteur, Catherine Sauvage et Eddie Constantine. Trois chansons interdites sur les ondes nationales mais diffusées sur Radio Luxembourg et, à partir de 1955, par Europe n° 1.

Mais c'est une autre chanson, **Le Déserteur** de Boris Vian, qui va susciter le plus de problèmes. Elle a été interprétée pour la première fois par Mouloudji le 7 mai 1954 : c'est le jour de la chute de Dien Bien Phu, moment décisif de la Guerre d'Indochine qui conduira aux Accords de Genève le 20 juillet. Court moment de répit pour la paix car la guerre recommencera en Algérie le

1^{er} novembre. Composée en février 1954, cette chanson a subi quelques modifications à la demande de Mouloudji, seul interprète consentant alors à la chanter :

- *Monsieur le Président... Messieurs qu'on nomme Grands*
 - *Ma décision est prise... Les guerres sont des bêtises*
Je m'en vais déserteur... Le monde en a assez
 - *Que j'emporte des armes... Que je n'aurai pas d'arme*
Et que je sais tirer... Et qu'ils pourront tirer.

Cette chanson a été enregistrée (version Mouloudji) le 14 mai 1954 et par Boris Vian en avril 1955 avec les paroles définitives. Interdite à la radio nationale pour antipatriotisme, elle est néanmoins diffusée sur Europe n° 1 et obtient un certain succès. L'interdiction sur les radios d'État et la télévision ne fut levée qu'en 1962, après la fin de la guerre d'Algérie. Cette chanson a été reprise par de nombreux interprètes en France et à l'étranger, notamment par Joan Baez pendant la Guerre du Vietnam, puis pendant la Guerre du Golfe. En 1964, Jean Ferrat, dans "Pauvre Boris", rappelait le sort fait à cette chanson : *Voilà quinze ans qu'en Indochine / La France se déshonorait / Et l'on te traitait de vermine / De dire que tu n'irais jamais / Si tu les vois sur leurs guitares / Ajuster tes petits couplets / Avec quinze années de retard / Ce que tu dois en rigoler / Pauvre Boris.*

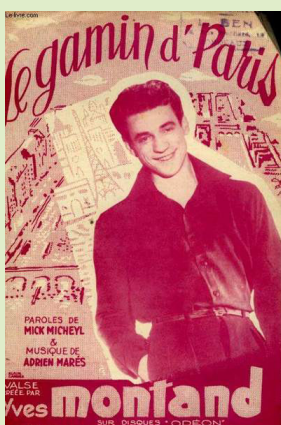
La guerre d'Algérie va inspirer beaucoup de compositeurs et paroliers : composée en 1958, enregistrée et interprétée par son auteur, Hugues Aufray en 1959, « *Y avait Fanny qui chantait* » va devenir grâce aux transistors la chanson fétiche des appelés en Algérie. Instituteur, puis chanteur d'orchestre en Algérie, Gaston Ghrenassia, futur Enrico Macias, quitte l'Algérie en juillet 1961, onze mois avant la fin de la guerre. Il compose alors « *Adieu mon pays* », sur un rythme très arabo-andalou, qui, interprétée pour la première fois à la télévision en 1962 devient la chanson symbole de l'exil des "Pieds noirs". Écrite en 1964, « *Paris, tu m'as pris dans tes bras* » donne une image optimiste de l'intégration de ces Pieds-noirs en métropole, intégration qui ne fut pas toujours aussi facile. En 1972 sort le film de René Vautier *Avoir vingt ans dans les Aurès*, histoire d'un groupe de soldats bretons réfractaires au moment du putsch de 1961 avec dans le générique, une chanson de Pierre Tisserand, interprétée par Yves Branellec, « *Fous pas les pieds dans cette merde* », rappelant le triste sort des appelés pendant la Guerre d'Algérie. En 1975, c'est Serge Lama qui évoque dans « *L'Algérie* » les souvenirs de son service militaire dans ce pays, la chanson montrant bien une opposition entre les couplets, racontant l'angoissant voyage, et les refrains centrés sur sa destination, l'Algérie.

D'autres chansons n'hésitent pas à dénoncer les "bavures d'une sale guerre". Le premier chanteur-compositeur qui a dénoncé l'utilisation de la torture en Algérie a été Léo Ferré, dans sa première version des « *Temps difficiles* », écrite dès 1961 (en pleine guerre) : il la chante alors à l'Alhambra, le public applaudissant vivement ce couplet. Cette



dénonciation de la torture a été reprise plus tard par Maxime Le Forestier dans sa chanson « *Parachutiste* » en 1972, année où Hughes Auffray écrit une chanson sur le viol d'une jeune Algérienne par des soldats français : "*Fleur d'orange*".

En 1975, ce sont les deux guerres d'Indochine, la française et l'américaine, qui sont dénoncées dans « *Un air de liberté* », une chanson écrite par Jean Ferrat en réaction à un article de Jean d'Ormesson ayant écrit dans Le Figaro du 2 mai 1975, en parlant de la Guerre du Vietnam : « *Seulement sur tous les excès et sur toutes les bavures soufflait encore un air de liberté. Une liberté viciée, sans doute, mais une liberté* ». Dans les quatre premiers couplets, Ferrat dénonce les guerres coloniales, en particulier la Guerre d'Indochine, reprochant à Jean d'Ormesson et à son journal d'avoir alors soutenu l'action du gouvernement français alors que de nombreux militants communistes tentaient de s'opposer à l'envoi de troupes pendant le conflit. Le refrain et l'avant-dernier couplet font directement allusion à la Guerre du Vietnam, le dernier couplet ironisant sur la référence à Beaumarchais, Le Figaro mettant en exergue la célèbre réplique : "*Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur*". Enregistrée à la télévision pour une émission de Jacques Chancel, cette chanson fut supprimée lors de sa diffusion le 14 novembre 1975, suite à une décision du directeur de la chaîne, Marcel Jullian, après sommation de Jean d'Ormesson, par voie d'huissier, de ne pas passer la chanson. Dans une conférence de presse, Jean Ferrat précisera ultérieurement qu'il n'a rien contre la personne de Jean d'Ormesson, en tant qu'homme privé, mais contre tout ce qu'il représente, c'est-à-dire la presse de la grande bourgeoisie qui a toujours soutenu les guerres coloniales. Jean d'Ormesson tentera en vain l'interdiction du titre en 1976.



En 1976, la chanson de Sardou, « *Le Temps des colonies* », a soulevé de nombreuses polémiques, certains voyant dans cette chanson l'apologie d'un colonialisme primaire et raciste, d'autres expliquant qu'il fallait prendre ce texte au second degré et qu'il fustigeait au contraire par la caricature l'attitude de certains colons. Toujours est-il que radios et télévisions ne diffusèrent que très rarement cette chanson et que Michel Sardou finira par ne pratiquement plus l'inclure dans ses tours de chant.

En 1983, Renaud sort *Déserteur*, une adaptation réactualisée de la chanson de Boris Vian de 1954 écrite dans un style provocateur et irrévérencieux d'esprit "*soixante-huitard*". Ainsi dans le premier couplet, il n'hésite pas à invoquer la virilité du Président de la République (à l'époque François Mitterrand) qu'il invite, dans le dernier couplet, à venir "*fumer un pétard*" avec lui. Renaud a pu être qualifié "*d'anarcho-mitterrandiste*" car, malgré certaines divergences, il a toujours assumé son affection pour Mitterrand à qui il envoyait une copie de tous ses disques à leur sortie. Il a voté pour lui au deuxième tour de l'élection présidentielle en 1981 et 1988, n'hésitant pas à signer dans *Le Monde*



en décembre 1987 une tribune "*Tonton, laisse pas béton*" pour convaincre Mitterrand de se représenter. Dans ce premier couplet, il rappelle tout ce que rejettent les anarchistes : "*les flics, les curés, et pi les militaires*". Le deuxième couplet est une ode à une vie communautaire en pleine nature, thème écologique qu'il reprend dans le cinquième couplet dans lequel il se proclame "*militant du parti du parti des oiseaux, des baleines, des enfants, de la terre et de l'eau*". C'est dans les troisième et quatrième couplets qu'éclate son antimilitarisme personnel suivi d'une dénonciation de la prolifération des armes nucléaires, soulignant l'inutilité de la France dans cette course : "*Quand les Russes, les Ricains f'ront péter la planète, moi j'aurai l'air malin avec ma bicyclette... et ma ligne Maginot*"... Invité dans le cadre du festival mondial des jeunes et des étudiants à Moscou, Renaud donna un concert au park Gorki en août 1985. Quand il entama cette chanson, un tiers des 10 000 spectateurs se levèrent et quittèrent les lieux. On sut par la suite qu'ils obéissaient à un mot d'ordre des Jeunesses communistes soviétiques.

3/ La vie politique française depuis 1962

On trouve peu de références politiques dans la chanson française avant les années 1960. En 1964, soit un an avant l'élection présidentielle de 1965, Gilbert Bécaud chante, sur des paroles de Pierre Delanoë, une chanson à la gloire du général de Gaulle, « *Tu le regretteras* » évoquant son rôle à Londres pendant la dernière guerre. C'est d'ailleurs la même année que ces deux auteurs évoquent la Révolution russe de 1917 dans "*Nathalie*", juste au moment d'un rapprochement de la politique gaullienne avec l'URSS.

En 1967, au moment du retrait effectif de la France du commandement militaire intégré de l'OTAN, Michel Sardou écrit « *Les Ricains* », chanson immédiatement censurée par le gouvernement de Gaulle, ce qui a immédiatement pour effet d'attirer l'attention sur ce jeune chanteur alors inconnu.

Avant même les événements de mai 1968, la protestation sociale s'exprime dans deux chansons de Jean Ferrat, "*En groupe, en ligue, en procession*" en 1966, et "*Pauvres petits cons*" en

1967. Dans la première chanson, il défend cette forme de contestation populaire et collective que sont les manifestations, le dernier couplet étant une réponse à une chanson récente de Georges Brassens, "Pluriel", ... Dans la seconde, Jean Ferrat s'en prend aux enfants de la grande bourgeoisie qui jouent aux contestataires, voire aux révolutionnaires, sans grand danger car leur avenir est assuré grâce à leur situation sociale.

Arrive Mai 1968 qui va inspirer rapidement plusieurs chansons : "Chacun de vous est concerné" de Dominique Grange, "Mai 1968" de Jean-Michel Caradec..., mais dont une seule a connu quelque notoriété : « Paris-Mai » de Claude Nougaro (« Le casque des pavés ne bouge plus d'un cil / La Seine de nouveau ruisselle d'eau bénite / Le vent a dispersé les cendres de Bendit... »). En 1969, deux chansons vont faire allusion à ces événements : "Au printemps, de quoi rêvais-tu ?" de Jean Ferrat et **Sans la nommer** de Georges Moustaki, un hommage à une femme, "jolie fleur du moi de mai" qui s'avère être au dernier couplet "la Révolution permanente" : une chanson-symbole pour les mouvements d'extrême-gauche, trotskistes et anarchistes. Cette même année 1969, Jean Ferrat sort une très belle chanson, **Ma France** qui est une véritable déclaration d'amour à ce pays, à ses paysages, à son peuple épris de liberté et combattant les forces réactionnaires, un message politique peu goûté par le gouvernement de l'époque qui interdit la diffusion de cette chanson sur les ondes nationales pendant deux ans.

Toutes ces chansons politiquement engagées à gauche ou à l'extrême-gauche vont susciter une réplique de chanteurs classés à droite. Michel Sardou réplique ainsi à "Ma France" en écrivant en 1970 "J'habite en France", dont le refrain proclame que "La France, c'est aussi un pays où y a quand même pas 50 millions d'abruti". L'année suivante, c'est Philippe Clay, membre du RPR, qui réagit contre Mai 1968 avec **Mes Universités** et "La Quarantaine".

La chanson la plus politique et polémique du répertoire français est sans doute **Hexagone** de Renaud, sortie en 1975. En quatre couplets, chacun étant consacré à un trimestre, Renaud passe en revue, mois par mois, la vie quotidienne des Français et les événements politiques qu'ils ont tendance à oublier : La Commune, Vichy et la collaboration, Charonne, Mai 68, l'Espagne franquiste, le coup d'État de Pinochet au Chili ... Interdite d'antenne sur France-Inter, la chanson a été reprise, souvent avec des modifications, par plusieurs autres artistes.

Sur une commande de la mairie communiste du Havre pour un festival, Michel Fugain crée le 18 juin 1977 la chanson **Le Chiffon rouge** (sur des paroles de Maurice Vidalin). Très populaire dans les luttes sociales en France, elle a été reprise comme hymne par les étudiants québécois lors de leurs grandes manifestations au printemps 2012. La montée du racisme en France inspire en cette même année 1977 deux chansons qui vont connaître un grand succès : **Poulailler Song**, (d'Alain Souchon et Laurent Voulzy), vigoureuse dénonciation de lieux communs



racistes et xénophobes dans la haute bourgeoisie française, et **Lily** de Pierre Perret : cette jolie histoire d'une petite Somalienne échouée à Paris est devenue un classique chanté dans les écoles et dans de nombreuses chorales.

L'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 inspire à Barbara une chanson intitulée « Regarde » mais plus connue sous le nom de « L'Homme à la rose ». Elle y exprime les espoirs d'un profond changement avec la nouvelle majorité politique. En 1984, Thierry Le Luron répliquera en chantant en direct dans une émission télévisée une version détournée de « L'Important, c'est la rose » de Louis Amade et Gilbert Bécaud, devenue « L'Emmerdant, c'est la rose »...

Fondés par Coluche fin 1985, les Restos du coeur ne tardent pas à avoir des difficultés financières. Coluche demande alors à Jean-Jacques Goldman de faire "une chanson pour les Restos du coeur, un truc qui cartonne, qui nous fasse gagner beaucoup d'argent". Goldman fait en trois jours « La Chanson des restos », enregistrée en janvier 1986 par Coluche, Yves Montand, Nathalie Baye, Michel Drucker, Michel Platini et Jean-Jacques Goldman. Elle devient rapidement l'hymne des Restos du coeur.

La forte dénonciation de la société de consommation, déjà évoquée dans les trois derniers couplets d'Hexagone, se retrouve dans Foule sentimentale, un des plus grands succès d'Alain Souchon : une chanson sortie en 1993 qui va avoir une longue vie sur les ondes.

Dans les années 1990, l'émergence du Front National va susciter deux chansons très engagées : "La Bête immonde" de Claude Lemesle et Michel Fugain en 1995, et « La Bête est revenue » de Pierre Perret en 1998. Cette même année, Gilles Servat dénonce l'utilisation de sa chanson "La Blanche hermine" par le Front national en déclarant avant de l'interpréter un long récitatif qui sert de titre à son deuxième album : "Touche pas à la Blanche hermine".

4/ Politique internationale

Plusieurs chansons françaises n'hésitent pas à faire référence à la situation politique internationale de leur temps. Dès les années 1950, la crainte de guerre nucléaire en inspire plusieurs : *"La Java des bombes atomiques"* de Boris Vian en 1954, *"Y'avait une ville"* de Claude Nougaro en 1958, et plus tard *"L'Homme fossile"* de Pierre Tisserand, interprété par Serge Reggiani. En pleine guerre froide, Léo Ferré parle de Berlin et des deux "K" dans la version 1961 des *"Temps difficiles"*.

Un an après la signature du traité de coopération signé à l'Élysée par de Gaulle et Adenauer en 1963, Barbara écrit *Gottingen* prônant une éternelle réconciliation franco-allemande. C'est dans ce contexte de rapprochement franco-allemand que le gouvernement de Georges Pompidou tentera de faire interdire en 1964 sur les ondes de la radio-télévision d'État *"Nuit et brouillard"* de Jean Ferrat.

L'hostilité au régime franquiste, qui se perpétue après la seconde guerre mondiale, a été une source d'inspiration pour de nombreux auteurs-compositeurs. En 1960, c'est Jean Ferrat qui, dans sa chanson *"Federico Garcia Lorca"* rend hommage au grand poète espagnol assassiné par les milices franquistes en 1936, rappelant que *"Voilà plus de vingt ans, camarades, / Que la nuit règne en Espagne"*. L'exécution d'un des principaux dirigeants du Parti communiste espagnol, Julian Grimau, fusillé le 20 avril 1963 malgré une campagne de protestations dans le monde entier, inspire à Léo Ferré en 1964 une chanson au titre non équivoque : *"Franco la muerte"*. En 1975, c'est Renaud dans le troisième couplet d'*Hexagone* qui rappelle l'exécution par le régime franquiste de Salvador Puig i Antich, le 2 mars 1974, transformant au passage cet anarchiste catalan en anarchiste basque. Tout cela n'empêche pas de nombreux Français d'aller tranquillement passer leurs vacances d'été en Espagne, ce que déplore en 1965, Pierre Louki, dans une très courte complainte : *"Je n'irai pas en Espagne"*.

Les troubles raciaux aux États-Unis dans les années 1960 (mort de Martin Luther King en 1964) vont donner naissance en 1965 à *"Armstrong"* de Claude Nougaro (*"Noir et blanc sont ressemblants comme deux gouttes d'eau"*) et aux *"Crayons de couleur"* d'Hughes Auffray en 1966. Un thème que reprendra plus tard Bernard Lavilliers dans *"Noir et blanc"* en 1985 et *"Question de peau"* en 2004.

En 1967, dans *La Vérité*, c'est Guy Béart qui fait état de la dissidence en URSS en évoquant la lettre de Soljenitsine au congrès des écrivains soviétiques exigeant la suppression de la censure. Cette même année, Colette Magny (chanteuse très engagée à l'extrême-gauche, décédée en 1997) enregistre un Album intitulé *"Vietnam 1967"* décrivant la guerre du peuple vietnamien contre les Américains (*"la guerre des vélos chargés de munitions contre les bombardiers et les gaz toxiques"*).

Particulièrement intéressante est la chanson de Salvatore Adamo, *Inch Allah*, qui a connu deux versions : la première, au moment de la Guerre des Six Jours en 1967, carrément pro-israélienne, la seconde, au lendemain des Accords d'Oslo et de la poignée de mains entre Itzhat Rabin et Yasser Arafat en 1993, prônant la paix et la réconciliation entre deux peuples ayant également souffert.

Quant à Jean Ferrat, pourtant proche du parti communiste, il n'hésite pas à dénoncer l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes soviétiques en août 1968 dans le deuxième couplet de sa chanson *Camarade*, écrite en 1970.

En 1973, alors que le Portugal, l'Espagne et la Grèce sont sous des régimes dictatoriaux, Georges Moustaki écrit *"En Méditerranée"*, déplorant *"l'odeur du sang qui flotte sur les rives de ses pays meurtris"*. C'est donc avec joie qu'il salue la *"Révolution des œillets"* du 25 avril 1974 avec la chanson *"Portugal"*, une adaptation française de *"Fado Tropical"* de Chico Buarque. La chute du *"régime des colonels"* en Grèce quelques mois plus tard (juillet 1974) et la mort de Franco en novembre 1975 vont finalement combler les espoirs de Moustaki. Dans la chanson *En Méditerranée*, il déclare dans le dernier couplet : *"Le ciel est endeuilé / Par-dessus l'Acropole / Et la liberté ne se dit plus / En espagnol / On peut toujours rêver / d'Athènes à Barcelone / Il reste un bel été / Qui ne craint pas l'automne / En Méditerranée"*.

S'il ne renonce pas à ses idéaux et qu'il réaffirme sa foi dans le socialisme, comme il le répète dans le refrain, Jean Ferrat, dans *"Le Bilan"* (chanson écrite en 1980) s'en prend violemment aux dirigeants de l'URSS qui ont dévoyé le communisme, prenant le contre-pied du secrétaire général du PCF, Georges Marchais, qui au cours d'une émission télévisée le 23 avril 1979, avait déclaré que le bilan de l'Union soviétique était *"globalement positif"*. Il soutiendra néanmoins Georges Marchais dans la campagne présidentielle de 1981 car il reste malgré tout fidèle à l'idéal communiste comme il le chantera quelques années plus tard, en 1985, dans *"Les Cerisiers"* : *"Je n'ai pas voulu retourner ma veste / Ni me résigner comme un homme aigri / Je resterai fidèle à l'esprit / Qu'on a vu paraître avec la Commune / Et qui souffle encore au cœur de Paris"*.

Le conflit qui déchire l'Irlande du Nord depuis 1968 (il ne prendra fin qu'en 1998), inspire d'abord Jean-Jacques Goldman qui y fait une courte allusion dans sa chanson *"Né en 17 à Leidenstadt"* en 1990. L'année suivante, Renaud écrit sur une musique traditionnelle *"The water is wide"*, une Ballade irlandaise, dénonçant notamment le rôle de la religion dans cette guerre. S'il a choisi comme arbre l'oranger plutôt que l'olivier, meilleur symbole de paix, c'est sans doute en référence à une célèbre chanson d'Eddy Marnay et Émile Stern portant le même titre et interprétée par Bourvil en 1958 (*"Un oranger sur le sol irlandais : On ne le verra jamais"*...).





Peu après les attentats du 11 septembre 2001, Renaud compose sur une musique de Jean-Pierre Bucolo le texte de « *Manhattan Kaboul* » chanson interprétée en duo avec Axelle Red, Renaud étant la voix d'un jeune Portoricain newyorkais victime de l'attentat, et Axelle Red étant la voix d'une jeune Afghane victime des bombardements américains sur Kaboul, deux anonymes vivant aux antipodes l'un de l'autre. Cette chanson dénonce l'intégrisme islamique et relativise la soi-disant toute puissance des USA, mais elle est avant tout une dénonciation du terrorisme international et de toutes les guerres qui tuent des victimes innocentes.

Les guerres d'Afghanistan ont fait connaître au monde occidental la burqa imposée aux femmes par les talibans. Ce sort réservé aux Afghanes a incité Pierre Perret en 2010 à écrire une chanson très féministe évoquant ce problème, *La Femme grillagée* qui se termine par ces mots : « *Jeunes femmes, larguez les amarres / Refusez ces coutumes barbares /... Et au lieu de porter le voile / Allez-vous en, mettez les voiles...* »

Conclusion

Peut-on sereinement continuer à chanter pendant des guerres, des situations politiques troublées ou dangereuses ?

C'est un thème qui a inspiré Georges Brassens dans une chanson peu connue, car il ne l'a jamais enregistrée. Elle a été écrite après 1978 (car on y évoque la mort de Jacques Brel) et enregistrée par Jean Bertola en 1985, puis par Maxime Le Forestier. Elle s'inspire d'un poème de Lamartine, *À Némésis*, dans lequel on trouve ce vers, « *Honte à celui qui peut chanter pendant que Rome brûle* », que Brassens reprend, légèrement modifié, dans son refrain : « *Honte à cet effronté qui peut chanter pendant que Rome brûle* ».

Brassens évoque successivement la Guerre d'Espagne, l'exode des Français face à l'avancée de l'armée allemande en 1940, le régime de Vichy, la Guerre d'Indochine et la Guerre d'Algérie avant de livrer sa conclusion :

En mil neuf cent trente-sept, que faisiez vous mon cher ?

J'avais la fleur de l'âge et la tête légère,
Et l'Espagne flambait dans un grand feu grégeois.
Je chantais, et j'étais pas le seul : "Y a d' la joie" !
Et dans l'année quarante mon cher, que faisiez-vous ?

Les Teutons forçaient la frontière, et comme un fou
Et comme tout un chacun, vers le Sud, je fonçais,
En chantant "Tout ça, ça fait d'excellents Français".
À l'heure de Pétain, à l'heure de Laval
Que faisiez-vous mon cher en plein dans la rafale?
Je chantais, et les autres ne s'en privaient pas,
"Bel ami", "Seul ce soir", "J'ai pleuré sur tes pas".

Mon cher, un peu plus tard, que faisait votre glotte
Quand en Asie ça tombait comme à Gravelotte
Je chantais, il me semble, ainsi que tout un tas
De gens, "Le déserteur", "Les croix", "Quand un soldat".

Que faisiez-vous mon cher au temps de l'Algérie,
Quand Brel était vivant, qu'il habitait Paris?
Je chantais, quoique désolé par ces combats
"La valse à mille temps" et "Ne me quitte pas".

(...) À qui fera-t-on croire que le bon populo
Quand il chante quand même, est un parfait
salaud.

NB : beaucoup de ces chansons ont été interprétées, y compris par le public, lors de la conférence musicale au lycée, le 24 mars 2017.



Comme déjà en 2015, la soirée festive de l'Amicale des anciens élèves qui s'est tenue au lycée Jules Verne, le 28 mai 2016, a été animée par nos amis les chanteurs de la péniche «Lola» : Hélène et Jean-François.



Ambiance conviviale et détendue lors du banquet.

Tintin et Milou, les raisons d'un succès.



Dans *Les chênes qu'on abat*, André Malraux rapporte ces paroles du général de Gaulle : « Au fond, vous savez, je n'ai qu'un seul rival international, c'est Tintin. Nous sommes les petits qui ne se laissent pas avoir par les grands, on ne s'en aperçoit pas à cause de ma taille ». En effet, si Tintin est d'un gabarit modeste, son rayonnement est presque universel. Depuis l'origine, l'année 1929, jusqu'à nos jours, ses vingt-quatre aventures représentent, traduits en plus de quatre-vingts langues et dialectes, près de trois-cent cinquante millions d'albums vendus. Beaucoup ont inspiré des réalisateurs, scénaristes et producteurs de films dont le plus connu est Steven Spielberg, des sculpteurs, des dessinateurs, des compositeurs de comédies musicales, de chansons mais aussi des imitateurs et plagiaires innombrables. Le moindre dessin d'Hergé atteint des prix astronomiques dans les hôtels de vente. Les personnages et les décors ont engendré un immense ensemble de produits dérivés, vêtements, vaisselle, jouets, linge... Bref, Tintin et Milou font aujourd'hui partie de notre vie quotidienne, à preuve leur présence à Nantes en 2016 dans la crèche de l'église Saint-Nicolas ! Ce succès sans précédent d'un personnage de bande dessinée s'explique pour bien des raisons. La principale est probablement que Tintin est le premier héros de la BD moderne en Europe. Il est au centre d'un univers qui fascine les enfants et lorsque ceux-ci ont grandi, ils portent sur l'œuvre un regard d'adulte qui leur fait considérer qu'elle appartient aux grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Pas moins !

Le premier héros de la bande dessinée moderne en Europe

Hergé n'est certes pas le premier auteur des histoires illustrées pour enfants. Il s'inscrit dans une longue lignée, après les Images d'Épinal, Rodolphe Töpffer, Benjamin Rabier, Christophe (Le Sapeur Camembert, Le Savant Cosinus), Pinchon et Caumery (Bécassine), Louis Forton (Les Pieds Nickelés), Alain Saint-Ogan (Zig et Puce). Il est pourtant en Europe le père de la BD. En effet, ses prédécesseurs se bornaient à ajouter aux récits des illustrations facultatives alors que dans la BD, images et textes sont si intimement liés qu'on ne

comprend plus l'histoire s'il manque une des deux composantes. D'où l'invention des phylactères (« bulles ») introduites par Saint-Ogan et généralisées par Hergé. Autre innovation fondamentale : les personnages d'Hergé se déplacent normalement dans le sens de la lecture de gauche à droite et les péripéties viennent généralement de la droite vers la gauche. Enfin, grand amateur de cinéma (muet à l'époque de ses débuts), Hergé applique à ses dessins les techniques du septième art, travelling, plan américain, plongée, contre-plongée, insert etc. Il invente aussi des équivalents du son, onomatopées, idéophones, « Splash ! Smack ! Bang ! Pfuuuuu ! »...

À côté de ces inventions adoptées aujourd'hui par ses successeurs qui ont souvent été ses élèves, certaines propriétés des dessins d'Hergé sont originales, en particulier l'admirable compromis entre le réalisme et la simplicité qui lui a été enseigné par son ami le chinois Tchang-tchong-jen, son collaborateur dans la réalisation du Lotus bleu et qui fera école sous le nom de « Ligne claire ». Les neuf premières aventures ont d'abord été publiées en noir et blanc, sans détails inutiles, sans ombres, en insistant sur le mouvement, la vitesse, qu'il s'agisse d'une automobile, d'une locomotive ou de Tintin toujours pressé. Lorsque en 1942 Hergé se décida à passer à la couleur, redessinant tous ses albums, il opta là encore pour la simplicité : pas de dégradés, les couleurs à plat sans variation d'intensité.

Un univers qui fascine les enfants

Dans ce décor épuré, facile à comprendre, un spectacle prend place qui fascine les enfants par ses personnages, son rythme accéléré et ses scénarios à leur portée. Tintin est le héros idéal auquel tout petit garçon rêve de s'identifier. Pas de parents, pas de professeur, des voitures à conduire, des avions à piloter... Certes, il est un peu trop vertueux et irréprochable mais heureusement il a pour compagnon Milou, chien pourvu de défauts récréatifs qui a fait dire à un professeur de lettres qu'à l'instar de Corneille et Racine « Tintin peint les hommes tels qu'ils devraient être et Milou tels qu'ils sont. » Et puis il y a les animaux ! Tintin au Congo est l'album favori des jeunes enfants qui ne savent pas lire tant les animaux sont nombreux. Hergé n'hésite pas à mettre en scène les spécimens les plus exotiques comme le fourmilier tamanoir, le tapir, le nasique, le varan du Komodo... Peu à peu, au fil des albums, le jeune lecteur fait la connaissance de la « famille » de Tintin, à savoir le capitaine Haddock (le personnage le plus populaire), le professeur Tournesol, la diva Bianca Castafiore... les hommes de gang, Rastapopoulos, Allan, Mitsuhirato, Omar ben Salaad... les hommes de gag, les détectives ignares Dupont et Dupond, Séraphin Lampion le fâcheux...

Toutes ces aventures se déroulent dans un décor qui est un mélange harmonieux de réalisme et de fiction. Hergé excelle à reconstituer des ambiances proches de la réalité, une tour Eiffel pour Paris, le

Conférence de Yves HOREAU
Tintinologue

Membre de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire

**TINTIN ET MILOU :
LES RAISONS D'UN SUCCÈS**

Vendredi 9 décembre 2016
Lycée Clemenceau
Amphithéâtre Thomas Narcejac - 19h15



Le théâtre de Moulins a obtenu les prestigieuses lettres de l'université de Hergé

ANIMÉES PAR DES ANCIENS ÉLÈVES
DES LYCÉES CLEMENCEAU À HÔLES VIEUX DE NANTES

Entrée libre dans la limite des places disponibles

sphinx de Gizeh pour l'Égypte, mais il n'hésite pas à inventer des pays imaginaires ressemblants comme le royaume balkanique de la Syldavie ou la république bananière du San Theodoros. En revanche, pour la plus grande satisfaction de ses jeunes lecteurs, toutes les voitures sont identifiables ainsi que les locomotives, les bateaux, les avions, les appareils de photo, les armes à feu... comme l'ont démontré des myriades de spécialistes. La même simplicité préside au déroulement des intrigues qui relèvent soit du roman d'aventure soit du roman policier. Hergé a souvent recours au « Mac Guffin », procédé défini par Hitchcock consistant à poursuivre d'étape en étape un objet, trésor, document d'espionnage, invention scientifique... et plus précisément pour Tintin le sceptre d'Ottokar, ou la fétiche arumbaya, ou l'émeraude de la Castafiore etc. Avec un art consommé, il sait terminer sur un suspens haletant chaque planche hebdomadaire parue dans *Le Petit Vingtième* en Belgique, puis dans *Cœur Vaillant* en France et enfin, à partir de 1946, dans *Tintin en Belgique* et en France. Dans tous les cas, le comique est toujours présent sous toutes ses formes, comique de mots, tautologie, cuirs, contrepèteries (« Surtout pis de panaque ! »), cacologies (« l'oncle d'un doute ») et surtout les deux-cent vingt-et-une injures du capitaine auxquelles un livre a été consacré. Comique visuel emprunté à Charlie Chaplin ou Harry Langdon, des chutes, des heurts, des gags, des quiproquo... Comique de situation, spécialité des Dupondt dont les raisonnements, stratagèmes et déguisements relèvent de la farce.



Statuette africaine contemporaine (collection particulière).

Un chef-d'œuvre de la littérature universelle

Une aventure de Tintin lue à sept ans est toujours relue plusieurs fois jusqu'à soixante-dix-sept ans car l'œuvre d'Hergé se lit aussi au second et même au troisième degré. De même qu'au XVIII^e siècle le spectateur de *Cinna* ou la clémence d'Auguste se délectait des allusions voilées à Louis XIV et à sa cour, de même le tintinophile ne se lasse pas de découvrir dans le *Lotus bleu* les préludes de l'invasion de la Mandchourie en 1931 ou dans *L'Oreille cassée* la guerre du Grand Chaco de 1935 entre la Bolivie et le Paraguay. Hergé a en outre parsemé son œuvre de clins d'œil souvent humoristiques. Ainsi, il a inventé des langues qui sont des variantes déguisées de l'argot bruxellois. Le syldave, par exemple, truffé de consonnes surnuméraires pour lui donner une apparence balkanique, peut être déchiffré par des flamandophones. Tous les idéogrammes du *Lotus bleu* sont authentiques et peuvent être traduits. Le nom de certains personnages est souvent amusant, Omar ben Salaad, Ivan Ivanovitch Sakharine, Aristide Filoselle, le roi Ottokar de Syldavie, le sheik Ben Kalish Ezab (jus de réglisse en dialecte) etc. Les noms du chanteur Rino Tossi et du grand couturier Tristan Bior apparaissent incidemment...

Les vingt-quatre aventures, toutes d'inspiration différentes, constituent cependant un ensemble comparable à la « comédie humaine » de Balzac. Les premières relèvent du genre épique : Tintin et Milou, seuls contre tous, combattent le mal, la contrebande de stupéfiants, les marchands de canon, les faux-monnayeurs et se veulent au service du bien, c'est-à-dire, à l'époque, au service de la colonisation au Congo, mais aussi à la défense des populations exploitées en Chine ou des Indiens aux U.S.A. Dans les années 40, le héros solitaire fait la découverte de l'Autre, le capitaine Haddock d'abord, qu'il s'agit de sauver de son addiction à l'alcool, puis de Tournesol petit inventeur de concours Lépine qui se révélera un jour comme le savant génial de la conquête de la Lune. Le trio stabilisé au sein du château de Moulinsart, devient inséparable et affronte à l'unisson les épreuves qui se présentent. Dans une dernière étape, Hergé aborde le roman psychologique. Ses personnages secondaires deviennent plus complexes. Ils passent de plus en plus d'une aventure à l'autre. Les bons ne sont plus exempts de

défauts, Nestor boit, Wolff est un agent double, Pablo trahit tandis que de leur côté les méchants s'amendent, Chiquito combattait pour la bonne cause inca, Szut s'attache à Tintin ; à la fin de la saga, les méchants comme Rastapopoulos, Allan et Tapioca sombrent dans le ridicule. L'une des aventures, *Les bijoux de la Castafiore* (1963) « traité de la monadologie contemporaine » selon Michel Serres, est même unique en son genre qui est celui d'une comédie psychologique en vase clos, sans bandits, sans méfaits, dont l'intrigue repose seulement sur l'interaction des personnalités rassemblées dans le château de Moulinsart.

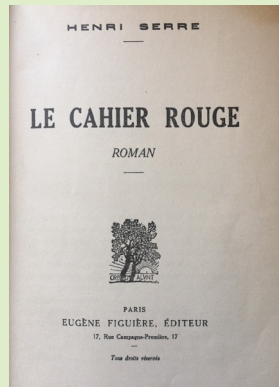
Le corpus « tintinesque » est aujourd'hui promu au rang des œuvres de référence. Plus de cent vingt ouvrages lui ont été consacrés sans compter les thèses universitaires et les articles de revues ou de journaux. Hommes de sciences, psychanalystes, sémiologues, philologues, philosophes, journalistes, adeptes de l'éсотérisme ne cessent de scruter toutes les facettes de cette œuvre magistrale. Serge Tisseron devine le secret de la filiation d'Hergé en lisant *Le Trésor de Rackham le Rouge*, Robert Mochkovitch calcule les coordonnées géographiques du Temple du Soleil et la trajectoire de la fusée lunaire... La popularité du héros à la houppette se mesure aussi au nombre des associations de tintinophiles : « Les Amis de Hergé » en Belgique qui édite depuis 1985 une revue prestigieuse, l'amicale parlementaire et l'amicale du Palais de Justice de Paris, les associations « Les Pélicans noirs » à Bordeaux, « Les Sept Soleils » à Saint-Nazaire, (auteur des sept panneaux géants consacrés à Tintin édiflés dans les rues de la ville), « Tonnerre de l'Est » en Lorraine. Pendant dix ans, la ville de Chabeuil a organisé des rencontres internationales tintinophiles qui mobilisait toute la population. Le château de Cheverny (Loiret) qui a servi de modèle à Hergé

pour son château de Moulinsart abrite depuis 2001 une exposition permanente consacrée à la résidence mythique des héros de la saga. La même année, le procès du général Alcazar a eu lieu dans la salle d'assises du tribunal de Nantes. En 2009 s'est ouvert un musée Tintin à Louvain-la-Neuve. En 2012, un récital de la Castafiore a été organisé à l'opéra de Bordeaux et c'est un musicien de cette ville qui a composé l'hymne national sylvain... Il est inutile de rappeler que dans la seule année 2016 une exposition Tintin a été montée au Grand Palais à Paris, une seconde sur Tintin et les

trains à Schaerbeek en Belgique, plusieurs autres à Port Leucate, à Sainte-Maxime, au mudac de Lausanne.

Michel Serres, dans son beau livre Hergé, mon ami, a parfaitement exprimé ce que la littérature doit à Hergé, ce pionnier de la bande dessinée "qui ouvre une voie originale, autre que celle du langage, du rythme ou du son, et laisse rayonner les êtres et les choses de leurs propres formes et dans leur eau singulière : poésie muette de la ligne claire".

Yves Horeau



Henri Serre, le Cahier Rouge et Hergé

Henri Serre, né le 28 décembre 1889 à Nantes, est le fils de Henry Serre, tailleur pour Homme, 18 rue Crébillon à Nantes et le frère de Paul Serre (co-rédacteur de la revue « En route, mauvaise troupe »). Il est élève au lycée Clemenceau de 1902 à 1907. Après la préparation navale au lycée il intègre Navale. Durant la guerre 14/18 rejoint l'aviation maritime et fera désormais sa carrière dans l'aéronavale.

Il a publié deux textes, « Le ghetto dans la mosquée » au Mercure de France et « Le Cahier Rouge ». Très bon peintre il a laissé un grand nombre d'aquarelles et de peintures. Excellent helléniste il préparait sous la direction de Victor Bérard et de Charles Picard une « Vie légendaire de Minos » que son décès le 22 octobre 1938 ne permit pas d'éditer.



Henri Serre

Hergé s'est-il inspiré du roman d'Henri Serre « Le Cahier Rouge » pour les noms de Rastapopoulos et du Lotus bleu ? Cette question fait l'objet de spéculations diverses depuis quelques années déjà. Hergé aurait-il eu la possibilité de connaître l'existence du roman et donc les caractéristiques de ses personnages ? Ce roman était-il dans sa bibliothèque ? Y fait-il référence ou allusion dans son courrier ou sa documentation de travail ? Seule une recherche dans le fonds Hergé permettrait d'y répondre.

Figuières, l'éditeur du Cahier Rouge, commence en octobre 1924 une importante campagne de diffusion par service de presse de 400 à 450 exemplaires en direction de la presse nationale et départementale. « La Libre Belgique » publie le

titre dans son service de presse en 1924. Même si dans nos archives familiales nous n'en avons pas trace, il est fort probable que ce roman « d'aventures fantastiques » a été envoyé au « Vingtième Siècle » où Georges Rémi, alias Hergé, entre en 1925. Figuières assure une publicité régulière jusqu'en 1925 : « Le Cahier Rouge, le beau roman d'Henri Serre connaît les succès les plus flatteurs » dit l'affichette.

En retour, l'auteur reçoit des louanges qui sont des promesses « livre qui vous classe parmi les meilleurs romanciers d'aventure » écrit Georges Lecomte, de l'Académie française, ce que confirme Roland Dorgelès, « Le Cahier Rouge attache, émeut, entraîne... on sent chez vous un vrai romancier d'aventure ». L'auteur est même invité au « grand déjeuner des Annales politiques et littéraires » le 20 novembre 1924 présidé par Raymond Poincaré. La promotion du roman touche donc un assez large spectre géographique, social et d'opinion, l'éditeur croit en son auteur dont le roman d'aventure s'inscrit dans un courant de pensée catholique assez proche du « Vingtième Siècle ». Les ventes se chiffrent à 559 exemplaires en 1926 pour un tirage de 2000, et elles se poursuivent.

Deux noms dans ce roman ont interpellé parce qu'ils sont dans « Le Cahier Rouge » et chez Hergé : chez Serre, le Lotus Bleu est le nom d'un bateau et Rastapopoulos « un grec pourri d'or, trafiquant de toutes choses ». Construit à partir de « rastaquouère », Hergé prend le nom de Rastapopoulos, qui « pour moi est plus ou moins grec levantin, sans plus de précisions, de toute façon apatride c'est-à-dire (de mon point de vue de l'époque) sans foi ni loi ; il n'est pas juif » dit Hergé dans un entretien de 1970.

Il y a bien une certaine proximité des personnages dans leur nom, et leurs caractéristiques qui ne saurait être sous-estimée du point de vue de l'invention d'un personnage. Et pas des moindres, car « Rastapopoulos est au Mal ce que Tintin est au Bien... ils sont intriqués comme deux particules en physique quantique » écrit Renaud Nattiez dans son « Dictionnaire Tintin ». Il est donc au cœur du combat moral que mène le héros d'Hergé dans ses aventures ; comprendre la genèse de sa création n'est donc pas sans intérêt.

Rastapopoulos peut être une piste à suivre !

Alain Anquetin,
petit-fils d'Henri Serre

La journée du patrimoine 2016

l'Amicale y a participé comme presque chaque année, le samedi 17 septembre 2016, le lycée Clemenceau ouvrant ses portes pour des visites libres et commentées, le thème étant cette fois : « de l'instruction à l'éducation citoyenne : 208 ans d'expérience ». Nous avons, comme le Comité de l'Histoire, investi quelques vitrines du parloir du lycée et j'avais choisi de présenter les annales offertes généreusement par la fille de Sylvain CHIFFOLEAU, notre ancien Président, dans lesquelles se trouve la genèse de la construction du mémorial 14-18 se trouvant dans la cour d'honneur du lycée, nos Vieux Bahut, la médaille de l'Amicale, l'aquarelle de Jacques VIEL représentant une partie des bâtiments de la cour d'honneur du lycée.

De nombreux visiteurs (environ 300 au total) se sont présentés tout l'après midi, se promenant librement ou suivant les visites guidées, par groupes parfois de 30 personnes, animées par notre Vice Président, Guy SAVORET, le Président du Comité de l'Histoire, Jean-Louis LITERS et d'autres membres de nos deux associations.

J'ai pu converser avec certains des visiteurs et offrir un Vieux Bahut à ceux qui étaient anciens élèves ou parents d'anciens.

Evelyne Kirn

La participation aux visites privées guidées.

Il arrive que des associations, des groupes, demandent à visiter le lycée Clemenceau.

Sur autorisation du Proviseur du lycée, deux ont été organisées par Jean-Louis LITERS au titre du Comité de l'Histoire et il a proposé à l'Amicale d'y participer.

J'ai ainsi pu faire la connaissance de l'Association « Accueil Art Activités » de Saint Sébastien sur Loire et de 26 de ses membres ainsi que de l'Association « Accueil des Villes Françaises » venue avec une vingtaine de personnes.

Tous ont arpenté les couloirs et cours du lycée pendant presque deux heures avec curiosité et intérêt sous les explications du professeur devenu guide pour la circonstance, posant de nombreuses questions.

A chaque fois j'ai pu présenter notre Amicale et offrir à chacun un exemplaire du Vieux Bahut ce qui a été particulièrement apprécié, parfois échanger avec un ancien élève ou parent d'ancien.

Evelyne Kirn

A (re)découvrir : nos camarades, nos amis, nos partenaires. Ils ou elles s'illustrent.

CHRISTINE & THE QUEENS

Elle continue sa carrière au delà de notre hexagone et a fait la une du Times, est allée aux Etats Unis - l'ancienne élève du lycée Jules Verne n'a pourtant pas 30 ans.

JEAN GUIFFAN

en dehors des conférences consacrées régulièrement à l'Amicale, Jean Guiffan continue à en prononcer dans toute la région notamment à Batz sur Mer, dans la région de Bages où il réside une partie de l'année ainsi que dans le cadre des Archives Départementales (le 8 novembre 2016 « la Bataille de la Somme à travers les peintures murales d'Irlande du Nord) tout en assurant des cycles de ses conférences à l'Université Permanente et écrivant des articles dans des revues bretonnes.

HELENE ET JEAN-FRANCOIS

Ils viennent de sortir « Oct'Opus », leur 10^{ème} album avec 14 titres.

Ils fêtent 55 ans de vie et de festins en chansons, une centaine de poèmes et de refrains composés par Lui pour Elle - ils se produiront le lundi de Pentecôte à la salle Paul Fort avec Gilles Servat, les Tri Yann et d'autres amis. helenejeanfrancois.blogspot.fr.

PATRICK HERVE

Il a été Proviseur mais notre camarade, en retraite depuis 2012, affiche ses talents :

- de dessinateur dont vous trouverez des exemples dans ce numéro et dans son premier recueil de 70 dessins de presse « *Une drôle d'année en dessins* »

- et de cuisinier avec la parution de « *Fars bretons et Kig-Ha-Farz* » ou 50 recettes pour nous faire saliver (Skok Vreizh numéro 68) voir Toute première fois Patrick Hervé sans Farz, France Bleu sur Google.

YVES HOREAU

membre d'honneur de l'Académie de Bretagne dont vous trouverez la conférence prononcée en décembre dernier dans ce numéro, Yves Horeau a signé plusieurs articles dans « A la découverte des grands ports du monde » la dernière parution sur Tintin éditée par Ouest France, qui était introuvable fin 2016 tant l'album a eu de succès. (voir association les 7 soleils). Il est l'auteur également de publications sur l'histoire locale guérandaise, de romans policiers humoristiques, d'articles sur de nombreux sujets dans les publications de l'Académie. Il ne pourra être des nôtres le 20 mai 2017, étant en Belgique pour des manifestations avec d'autres « tintinophiles ». Notons qu'il a eu à l'école comme professeur Monsieur Collineau, venu ensuite à Clemenceau.



JEAN-LOUIS LITERS

Comme tous les ans publiée dans le cahier de l'Académie Littéraire de Bretagne, « autour de Jacques VACHÉ le dandy des tranchées » une interview de Patrice ALLAIN à propos de l'exposition qui a lieu au château de Nantes (voir plus loin) et travaille toujours sur les parutions de La Nouvelle Revue Nantaise.

MARIE-HÉLÈNE PROUTEAU

Ancienne élève et qui a été professeur au lycée Clemenceau participe à des réunions littéraires (apéro littéraire à la médiathèque de Rezé en octobre 2016, « le rire de la mer », aux midis de Sainte Croix) autour de son dernier ouvrage « La petite plage ».

Elle anime également notre chronique littéraire sur notre site du Vieux Bahut et a publié dans « Place Publique » un article sur Libertaire Rutigliano. (numéro 59)

Elle écrit sur une revue en ligne, européenne, Terres de Femmes.

JACQUES RICOT

Lui aussi, professeur au lycée Clemenceau, en retraite très active continue à animer une chronique hebdomadaire sur une radio locale « 27 minutes pour comprendre » abordant des sujets de société très divers et un article lui a été consacré dans « Place Publique » de novembre 2016.

Il donne aussi de temps en temps son « Point de vue » dans le journal Ouest France.

LES TRI YANN

Jean-Louis JOSSIC, qui a fait ses études à Jules Verne, et ses amis Jean-Paul CORBINEAU et Jean CHOCUN vont fêter plus de 45 ans de succès en mai 2017 ! à suivre... et notamment le lundi de Pentecôte à la salle Paul Fort avec Hélène et Jean-François.

JEAN-PHILIPPE VIDAL,

Ancien de Jules Verne, qui nous avait émerveillés par l'animation qu'il avait bien voulu faire avec son épouse et ses musiciens dans le lycée de ses études, lors de notre Assemblée Générale poursuit une brillante carrière et nous avons admiré son organisation du festival, la Nuit du Jazz qui a eu lieu du 22 au 26 novembre 2016.

Notons que le collège Jules VERNE a été primé dans le cadre du concours du meilleur scénario des 100 ans du cinéma nantais le Concorde.

Que ceux qui sont ici cités me pardonnent si j'ai oublié, parce qu'ils sont trop discrets ou moi, trop peu attentive à l'actualité, quelques unes de leurs activités et que ceux non répertoriés me pardonnent pour les mêmes raisons ! Faites-nous connaître régulièrement vos articles, spectacles, expositions...

Evelyne Kirn

NOS PARTICIPATIONS A LA VIE DES LYCEES

Madame le Proviseur du lycée Clemenceau a invité l'Amicale à participer à la journée de pré rentrée du 31 Août 2016, ce qui m'a permis de rencontrer tous les acteurs de la vie du lycée et de me rendre compte plus amplement de l'importance de celui ci.

A la suite de réunions avec les proviseurs des deux lycées, et de celles de notre Conseil d'Administration, la gratuité de l'adhésion a été décidée pendant trois ans pour tous les élèves le désirant à l'issue de leur admission au Baccalauréat à partir de 2016 - pour cela il nous a été permis, tant au lycée Clemenceau qu'au lycée Jules Verne de participer à la remise des diplômes aux élèves et de présenter à cette occasion l'Amicale aux jeunes - Nous avons entre les deux lycées recueilli 23 adhésions à titre gratuit à ce jour.

La Cérémonie du 11 Novembre 2016, qui a eu lieu la veille s'est comme tous les ans déroulée au lycée Clemenceau avec discours, lectures, et dépôts de gerbes. (voir plus loin)

Au lycée Jules Verne, Didier BOREL siège au Conseil d'Administration du collège et moi même à celui du lycée, ce qui permet de rencontrer à la fois les équipes de direction, les professeurs, les représentants des parents d'élèves et les élèves élus.

L'Amicale des Personnels du lycée Clemenceau a la gentillesse de nous inviter à sa galette des rois annuelle et à la fête de fin d'année au cours de laquelle ceux qui partent à la retraite sont à l'honneur (ainsi, en 2016, j'ai assisté au départ de Jean-Louis Bailly)

Evelyne Kirn



L'Amicale a sponsorisé les polos de l'équipe du lycée Jules Verne ayant participé aux « Foulées du tram », le dimanche 9 octobre 2016.

Remarqué - Lu

FLORENCE LADMIRAULT ET LE TRIO LADMIRAULT

continuent à enchanter le monde de la musique comme ils l'ont fait pour nous au lycée Clemenceau, après une conférence de Paul Ladmiraault et un concert le 10 décembre 2014, à se produire dans toute la région et bien au delà.

J'ai assisté au concert annuel de Noël à Notre Dame de Bon Port le 4 décembre 2016 où Florence a dirigé la maîtrise de l'église et interprété des pièces à l'orgue puisqu'elle est depuis 1993 maître de chœur et l'organiste de la paroisse.

J'ai aussi consulté le blog de l'artiste et le nombre de concerts et de manifestations auxquelles elle participe seule ou avec son frère et sa fille est impressionnant : entre le mois de Juillet 2016 à la Bernerie, en septembre, en novembre, en décembre plusieurs fois, février 2017, mars, avril, mai et juillet prochain (à l'Ile d'Yeu) le descriptif en serait trop important, il faut visiter régulièrement ce blog : florenceladmiraault.com « musicienne et épicurienne ».

Elle a consacré à son arrière grand père un article dans le cahier « Musiques » de l'Académie de Bretagne et en ce temps de commémoration de la guerre de 14/18, on peut rappeler ce qu'elle dit de lui : « demandez aux poilus du 81^{ème} régiment qui ont connu le brancardier Ladmiraault. Ils vous diront ... voir la suite sur le site : <http://florenceladmiraault.com/articles/>.

Lire également l'article paru dans Ouest France le 5 septembre 2016.

Evelyne Kirn



Paul Ronan, Florence et Claire Ladmiraault, les descendants du compositeur nantais Paul Ladmiraault.
(source : Ouest France)

UN ANCIEN GONCOURT

Le quotidien Ouest France dans le cadre de la rubrique « Nantes est leur ville » a consacré, comme à Paul Ladmiraault, un article à Marc Elder, ancien élève de nos deux lycées, fort intéressant, le 14 novembre 2016 - l'occasion de se souvenir de ce « Goncourt nantais »

EVENEMENT NANTAIS

Un événement qui a donné lieu à beaucoup d'articles, conférences, manifestations diverses : « La Loire aux Miroirs », projet littéraire et musical imaginé par l'Académie littéraire de Bretagne et des Pays de la Loire et l'Université Permanente de Nantes, « sur les pas de Michel Chaillou et Yves Cosson » entre les mois de Novembre 2016 et Mars 2017. Je vous laisserai consulter le site laloireaucoeur.wixsite.com/nantes et les articles parus dans les journaux locaux tant il y aurait à dire ...

OÙ L'ON REPARLE DE CLEMENCEAU ET DE GRACQ (qui a refusé le Goncourt)

Un article original a paru les 4-5 juin 2016 dans Ouest France recensant les « jardins marqués par des personnalités » écrit par Lucile André qui relate ce qu'était le jardin de Clemenceau à Saint-Vincent sur Jard en Vendée et cite Jacques Boislevé racontant « Julien Gracq a passé son adolescence au lycée Clemenceau, à Nantes, à contempler le jardin des plantes par la fenêtre... » Le 20 Juillet 2016, Lionel Piva évoque, également dans le journal Ouest France, la tombe de Georges Clemenceau « cerclée d'une simple grille de fer, elle ne porte pas de nom » à Mouchamps, en Vendée.

En Octobre 2016, ont eu lieu les 9^{èmes} rencontres Gracq à Saint Florent le Viel avec pour thème « Ecrire, un acte engagé ».

Evelyne Kirn

JEAN FREOUR (1919-2010)

Dans le dernier Vieux Bahut, nous avons montré l'inauguration d'un espace portant son nom à Batz sur Mer où il repose désormais.

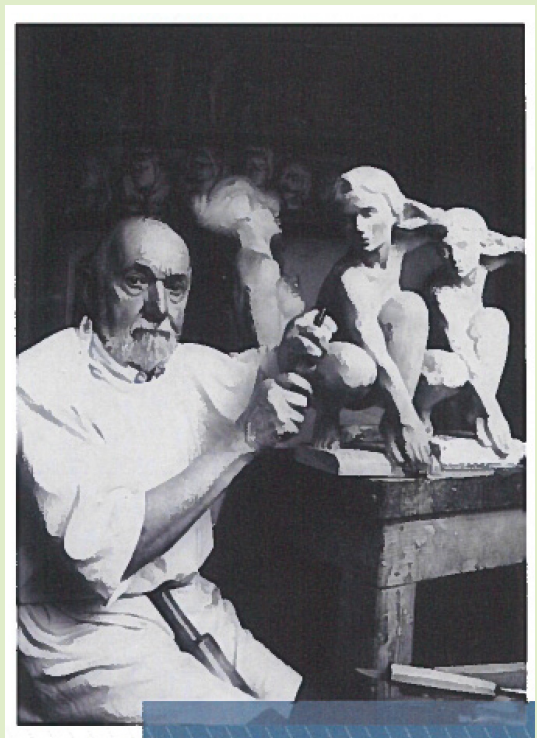
De nouveau il a été mis à l'honneur cette fois par la ville du Croisic avec une exposition à la Criée et à l'Espace Chapleau qui a duré de juin à septembre 2016, rétrospective importante, inédite, de toute son œuvre avec près de 200 sculptures, une soixantaine d'aquarelles et de dessins.

L'édition d'un catalogue accompagnait cette manifestation (sculpteur la passion d'une vie) mais dans lequel il n'a pas été fait état du bas relief offert au lycée Clemenceau !!! ce que n'ont pas manqué les représentants de l'Amicale et du Comité de l'Histoire de faire remarquer au commissaire de l'exposition !!!

En Novembre 2016 enfin, une conférence lui a été consacrée dans le cadre du Festival du livre en Bretagne de Guérande par l'expert muséographe de l'artiste, Yvon LE BIHAN.

Rappelons qu'il refusa à Pablo Picasso d'être son sculpteur et céramiste, voulant « rester libre et indépendant » et qu'il a travaillé maints matériaux : bronze, marbre, bois, terre et était membre du mouvement artistique Seiz Breur.

Evelyne KIRN



LA VIE AU LYCEE CLEMENCEAU DE 1946 à 1975



Madame LE POLLOTEC, chez elle (2017).

Marie Jolivet est née le premier Mai, il y a quelques dizaines d'années et a vécu au lycée Clemenceau dans le logement de fonction attribué à son mari, Robert LE POLLOTEC qui était alors l'attaché d'intendance du lycée. (voir « le lycée Clemenceau, 200 ans d'histoire » page 244)

Elle habite depuis 43 ans dans son appartement du quartier Saint Félix après 50 ans de vie commune et profite pleinement des visites et sorties avec ses deux enfants, petits et arrière petits enfants dont les photos remplissent son logement ; à chaque visite, elle est toujours gaie, alerte, prête à raconter et à écouter.

Se souvenant des années passées dans l'établissement, dans un immense appartement où ses deux enfants pouvaient faire du vélo dans le couloir, elle se dit y avoir été très heureuse, s'entendant particulièrement bien avec l'épouse du proviseur de l'époque, Monsieur Goché, et avec toutes les personnes vivant dans l'établissement.

Daniel Le Pollotec, son fils et notre camarade répertoriant toutes nos photos de classe ainsi que sa sœur Claudine ont fait leur scolarité depuis la maternelle au lycée, notamment dans la classe de Monsieur Lebeau, le père de nos camarades Bernard et Alain Lebeau.

Elle arrivait de Rennes et de Saint Briec, premiers postes de son mari mais s'est vite habituée à Nantes, exerçant elle même comme institutrice à l'école des filles Stalingrad, en CE2 (enfants de 8-9 ans, a eu comme élève Anne de Ruggy) ce qui lui valait de traverser la cour du lycée tous les matins pour s'y rendre, sous les gentilles réflexions d'Eugène Le Blanc qui attendait l'heure de faire son cours. Elle est en retraite depuis 1978.

Au lycée, elle se souvient de dîners, soirées costumées organisées, avec les professeurs du lycée, de la première télévision qu'elle regardait et qui se trouvait dans la salle des professeurs et qu'elle allait voir avec le proviseur et sa femme ainsi que la concierge du lycée.



Monsieur et Madame LE POLLOTEC en voyage (vers 1950).

Elle a bien connu le censeur, Monsieur Mathis, l'abbé Liberge qui après sa messe venait prendre une tasse de thé chez elle, avait comme médecin le Docteur Charles Rousseau qui était également professeur au lycée.

Elle a écrit des poèmes, ses souvenirs d'enfance, un roman et un roman policier, reste quatre heures par jour sur son ordinateur (Facebook !) après 1h30 de mots croisés le matin, joue au scrabble avec des amis, tricote en étant experte dans la confection de chaussons pour bébé avec cinq aiguilles, regarde la télévision et est toujours à la recherche de raisons de profiter pleinement du moment présent.

Le muguet, ce qui est normal étant donné sa date de naissance est sa fleur préférée mais elle en est privée, ainsi que de toute autre fleur, sa chatte, Iris, reine de la maison, ne lui en laissant pas un usage serein !

Interrogée sur un message à délivrer aux jeunes de 2017, elle a spontanément répondu :

**Travaillez bien,
vous aurez une belle vie !**

Evelyne Kirn

NOTRE PRESIDENT D'HONNEUR ET MADAME AU CLUB MED... de SAINT JULIEN DE CONCELLES, ou la vie d'un couple uni depuis plus de 70 ans !



Jean et Geneviève PINSON

En effet, les jeunes mariés les plus célèbres de notre Amicale, 70 ans plus tard, (Noces de Platine célébrées en juillet 2016 - photo 1) ont bien voulu nous faire l'honneur de leur nouvelle résidence où ils sont installés depuis le mois de septembre 2016 .

Ils ont quitté la ville et leur maison de Thouaré pour ce nouveau cadre de vie, leur fille étant pharmacienne dans cette localité, à quelques dizaines de mètres de cette nouvelle et belle maison de retraite.

Les espaces communs, couloirs, sont entrecoupés de petits salons joliment meublés, décorés de plantes et fleurs, une belle terrasse donnant sur un grand jardin est à leur disposition aux beaux jours, ils peuvent y passer la journée à l'ombre ou au soleil, confortablement deux chats se promènent librement et on les trouve dormant sur un fauteuil, deux lapins angora coulent des jours heureux dans de vastes cages.

Jean et Geneviève Pinson ont deux belles chambres ensoleillées avec leurs meubles et objets personnels (la médaille de l'Amicale y est en bonne place !) certains retraçant leur vie à Madagascar (photo de la résidence du chef de district où ils ont vécu) et ils peuvent recevoir leurs trois enfants et leurs huit petits enfants sans difficulté. Ils ont accédé depuis le 16 décembre dernier au grade d'arrière grand parent avec l'arrivée d'un petit Gustave dont les photos sont en bonne place au mur et sur les meubles.

Ils n'ont ni l'un ni l'autre perdu leur sens de l'humour, leur gaieté malgré quelques problèmes de santé bien compréhensibles à leur âge ainsi que leur sens de l'accueil .

Jean Pinson conduit toujours et va une fois par semaine dans leur maison de Thouaré pendant que son épouse joue au bridge.

Il a un ordinateur sur son bureau mais ne « navigue » pas sur Internet, préférant exercer sa mémoire grâce à des programmes spécifiques, lit, écrit et on peut vous assurer que son écriture n'a

pas changé depuis son départ de notre Amicale, toujours aussi ferme et régulière.

Il est aidé à la marche par son « bâton de vieillesse », une canne en ébène, achetée à Mombasa, à un marchand Masai, que nous avons soupesée et dont nous pouvons témoigner de la solidité.

N'hésitez pas à les contacter pour leur rendre visite, mais vous devrez prendre rendez vous un peu à l'avance car ils ont chaque jour des activités ludiques avec la résidence ou des amis auxquelles ils ne renoncent pas volontiers.

Ils seront aussi heureux de recevoir de vos nouvelles par courrier et ont été particulièrement intéressés par les dernières nouvelles de notre Amicale, nous chargeant de vous transmettre leurs amitiés.

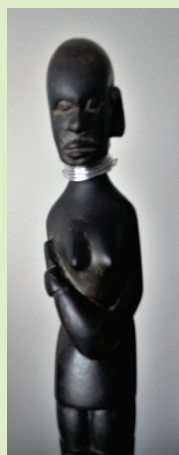
Dans sa longue interview accordée à Michelle en 2012 (le Vieux Bahut numéro 90) Jean Pinson faisait le bilan et évoquait l'avenir de l'Amicale. Il n'a pas changé d'objectif, de directive. Il sait par expérience que certains peuvent ne pas être intéressés par une association comme la nôtre, il le regrette profondément mais ne perd pas Espoir .

Il remarque de nouveau que le fait que les élèves ne restent plus durant toute leur vie scolaire dans le même établissement n'est pas pour les inciter à se retrouver plus tard mais il a tenu à nous donner son message pour vous le transmettre :

Il faut continuer et se maintenir.

Rédaction : **Evelyne Kirn**

Photos : **Michelle Bessaud**



La canne en ébène.



La médaille de l'amicale



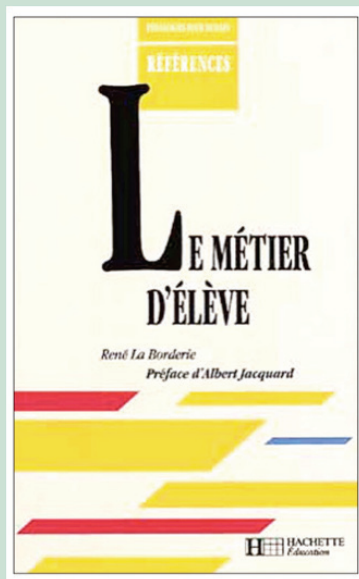
Résidence du chef de district de Madagascar.

Élève, un métier ? « As-tu bien travaillé à l'école... »

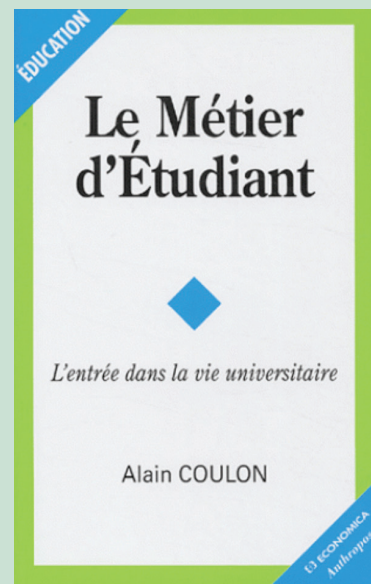
Tout d'abord, une définition.

MÉTIER n. m., d'abord *menestier* (v. 881), *mistier* (v. 980) et *mestier* (v. 1135), est le doublet populaire de *ministère** : il est issu du latin *ministerium* (dérivé de *minister*; → ministre) « fonction de serviteur, service, fonction ». Spécialement pris au sens de « service divin » à l'époque classique, il a désigné le service de Dieu et le « ministère » de ce service à l'époque chrétienne. Un croisement probable avec le latin *mysterium* (→ mystère) a dû aboutir à une forme tardive *misterium*, favorisée par la proximité sémantique des deux mots en latin chrétien : *mysterium* signifiait « rite, célébration, saints mystères, messe », et le *ministerium* et le *mysterium* se sont confondus dans la personne du prêtre, serviteur de Dieu qui renouvelle le mystère du Christ.

(Dictionnaire historique de la langue française – Le Robert 1995)



MÉTIER. Où il est question de « charge », presque « sacrée ». Et de complexité (« fibres entrecroisées »). Tout comme le métier à tisser, même origine étymologique.



Qu'en est-il, concernant le statut de l'élève ? Est-il un « travailleur comme les autres » ? Est-il déterminé par son poste de travail ? Peut-on s'appliquer à en faire l'étude ergonomique ? Existe-t-il des correspondances entre le monde de l'entreprise et celui de l'école ? Les notions de charge mentale, pénibilité, harcèlement, burn out... peuvent-elles être transposées ? Au sein de l'institution scolaire, ne va-t-on pas vers une professionnalisation croissante dans l'évaluation des performances et dans la standardisation des rapports humains ?

Dès lors, pourquoi la question vient-elle se poser à nous, Amicale des anciens élèves ?

Ici, l'on doit revenir à la nature et à la mission de notre Amicale, en tant qu'elle est reconnue « d'utilité publique » ; en tant qu'elle se doit de développer une pensée qui va au-delà de la seule conservation d'un patrimoine mémoriel figé. En effet, de même que les anciens combattants sont les mieux placés pour parler de la paix et de ses exigences - et de même que... « hier éclaire demain » ... - il se trouve que notre Amicale bénéficie d'un positionnement de choix pour être un vecteur de modernité.

Avec, parmi ses objectifs, **celui de faire émerger, décrypter et valoriser la condition lycéenne d'aujourd'hui**. Au travers de ceux qui la vivent, élèves, enseignants, etc...

C'est le cas ici, grâce aux articles qui suivent, pour lesquels je remercie vivement leurs auteurs et leur éclairage libre et personnel :

Aksel Gokcek, Arthur Enguehard, Chloé de Sandro, Jean-Louis Bailly, Michelle Bessaud, Mya-Sahara Azzeg, Samuel Vannier, Yves Jaunasse. Avec une mention particulière pour notre ami Patrick Hervé - « Drig » - pour ses dessins originaux venant « épicer » leurs textes.

Évidemment, nulle prétention à l'exhaustivité ! Disons simplement que le présent « dossier » se veut être une modeste première étape dans l'énoncé et le traitement de cette question :

Quid de ce fabuleux « chaudron » que l'on appelle lycée, où, à chaque génération, viennent bouillonner tous les ingrédients de l'adolescence et de ses apprentissages ?

Ayons l'espoir que cette publication ouvre l'appétit de la réflexion et nourrisse de prochains échanges. Car nous prévoyons une suite à cette publication, sous la forme d'une conférence-débat qui pourrait se tenir à l'automne dans l'un de nos deux lycées de référence, à l'invitation conjointe des Proviseurs et de l'Amicale.

Pour en être informé(e), il vous suffit, cher lecteur, de photocopier le bulletin d'inscription figurant en fin du dossier.

Bernard Allaire

Psycho-pédagogue, enseignant universitaire (retraité)

Élève, un métier ?

(Suite de la Une)

... La première chose que l'on constate sur le métier d'élève, c'est qu'il ne s'arrête jamais – même si nous pouvons nous targuer d'avoir près de 4 mois de vacances dans l'année. En effet, pour prendre mon exemple personnel, bien que je ne passe pas plus de 31 heures par semaine en cours, (en deça de la durée légale de travail de 35 heures me direz-vous), je suis élève, lycéen, 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. En apparence, les mercredi après-midi, les week-end et les vacances, ah, les vacances, sont consacrés au "temps libre", mais je peux vous assurer que le devoir de philosophie du lundi matin hante les samedis soirs, et que les notions de langues tourmentent le cerveau qui ne demande qu'à se reposer à l'arrivée de l'air printanier. Voilà pour l'instant grognon, mais ceci étant dit, et au delà de cette vision chronophage du métier, il permet également bien sur quelques petits encarts, et pour être honnête, non, tout notre temps libre n'est pas entièrement consacré au travail. (vous vous en doutiez !)

Le métier d'élève, si prenant soit-il, implique de ce fait une perception singulière de la vie de tous les jours, dans la mesure où tout ce que l'élève vit est lié d'une façon ou une autre à son parcours scolaire. Pour les Terminales, l'arrivée des beaux-jours semble coordonnée avec celle du bac. Pour les ES, l'analyse des comportements sociologiques des individus et de l'organisation de la société se fait de manière inconsciente au quotidien. Comment ne pas penser à l'homogamie et à la reproduction sociale en prenant part à un rallye (vous savez, ces soirées mondaines organisées par les familles bourgeoises afin de se faire rencontrer leurs enfants) ?

Le métier d'élève, au delà de son caractère immuable à l'individu, prend également une dimension protéiforme, dans le sens où le métier d'élève est cumulable. Je m'explique : élève de terminale, je peux dans le même temps être élève apprenant le piano au conservatoire et élève d'un club de natation. Il s'agit de bien distinguer de quoi l'on veut parler : si cet article est principalement centré

sur le métier d'élève de lycée, il aurait pu très bien traiter d'une autre dimension de ce métier d'élève s'effectuant dans un autre cadre.

Comme tout autre métier, celui d'élève impute des droits et des devoirs à qui l'exerce. Commençons par les droits : celui de s'épanouir par l'apprentissage, de questionner, d'avoir un accès privilégié à la culture... Les devoirs eux, sont contraignants et plus ou moins difficile à respecter selon la personnalité et la singularité de l'élève. Sans mauvais jeu de mot, le premier devoir de l'élève est de faire ses... devoirs ! Difficile de ne pas être distrait le soir par l'appel de la télévision, de l'ordinateur, de la tablette ou encore du livre passionnant attendant impatiemment au pied du lit d'être ouvert et dévoré. Un autre devoir régulièrement problématique consiste en l'arrivée à l'heure aux cours. Afin de les justifier, la TAN constitue un filon infini d'excuses toutes surexploitées par les retardataires. De plus, un élève qui se respecte se doit tout justement de respecter enseignants et camarades ainsi que d'être actif durant les heures de cours, non en bavardant, mais plutôt en participant.

En outre, le métier d'élève, en tant que métier s'inscrivant dans le cadre défini d'une organisation précise, ici le lycée, pose parfois des problèmes relationnels entre "collègues", comprenez entre élèves, ainsi qu'entre élèves et hiérarchie, c'est à dire avec les professeurs et membres de l'administration. En ce sens, être élève c'est donc aussi devoir supporter les uns et les autres, dans une logique de recherche des meilleures conditions de travail. (mais rassurez-vous, en général tout se passe très bien !).

Enfin, le métier d'élève est par définition le métier le plus enrichissant. Du point de vue culturel et citoyen, aucun ne peut rivaliser. De fait, c'est élève que l'on apprend la vie démocratique, qui commence malgré l'âge légal du vote à 18 ans dès la classe de CP avec l'élection des délégués de classe. Métier d'élève, apprentissage de la vie.

Aksel Gokcek

Elève de terminale - Lycée Clemenceau

Avril 2017



Écrit souvenir... « Le Vieux Bahut »

Quand Michelle Bessaud m'a proposé fin février d'encre mes souvenirs de Lycée dans le papier du Vieux-Bahut je me suis dit : « Facile ! ». Voilà.... J'ai 3 feuilles de brouillon et rien de satisfaisant à écrire... Je me lance donc dans une improvisation partielle en espérant que la spontanéité rendra compte, simplement, de tout ce que j'aimerais dire...

Que voyez-vous lorsque vous vous remémorez vos années à Jules Verne ?

Sûrement la même chose que tous ceux de ma génération. Ce sont les noms qui changent...

Des images : des peintures immuables des lieux si souvent arpentés... Ils n'ont pas tous la même couleur, la même odeur. Il fait parfois chaud, parfois froid. Il y a la cour et ses arbres si vieux que leurs branchent fusionnent au sommet. La Maison des Lycéens (MDL pour les intimes) et la Cafét' autogérée, d'où s'échappent les effluves de cookies et la musique qui tourne en boucle... Le bâtiment C décrépi et isolé, des couloirs froids du

carré, la rotonde et le grand escalier de l'entrée... Progressivement des visages les occupent, et me font revivre quelques scènes banales : les parties de baby-foot, les cours de français, les blagues des pions sur les collégiens, les siestes au soleil sur les tables de pique-nique...

Des événements : Jules & Ces'Arts que nous avons créé en 2013 et qui vit toujours, le Prix étincelle 2013 et celui de 2014, le Café Branché qui avait pour but de reverser des fonds aux associations de lutte contre le SIDA et de sensibiliser les lycéens à ce problème, une récitation de poèmes au Passage Pommeray, ...

Des personnes : Mme Phillip, M Ouvrard, Titouan, Ptit Biscuit ...

Mais ce que je vois, c'est surtout **une continuité**. Le lycée vécu comme une naissance, celle qui a donné son envol à tous mes projets... L'envie de créer, de partager avec le plus grand nombre, d'apprendre par soi-même...



Aujourd'hui je vis à Paris, étudie la Géologie à l'ENS, joue de la basse dans le groupe « Péniche », m'investit dans 36 000 projets, travail sur un nouveau festival, continue l'animation avec les publics en situation de handicap.... Quoi de plus finalement que ce que je suis devenu au lycée ? C'est là bas que naquirent les passions, les idées, les liens d'amitié qui ne se sont jamais défaits.

Ecrire sur mes années à Jules Verne c'est surtout écrire sur une construction qui ne s'arrête pas, un début qui n'a pas encore de fin. L'existence du Vieux-Bahut et de l'Amicale en est une preuve :



Le métier d'élève

On n'est pas sérieux quand on a 17 ans (ou 15, ou 16, ou 18...)

Chronique de l'adolescence insouciante mais pas désintéressée de la génération 99

« Vous me rendrez cela pour la semaine prochaine » « Faites moi les exercices 23, 45 et 57 pour demain » « Travail à finir pour jeudi matin » « Test de connaissances lundi »... Nous les connaissons tous, ces fameuses dates limites pour rendre un projet, un devoir, une rédaction, ou, dans mon cas, un article. Parfois, nous les connaissons très longtemps à l'avance. Parfois, nous les notons même. Les plus maniaques d'entre nous (et je reconnais volontiers en faire partie) notent ces mêmes dates dans un agenda bien tenu, actualisé, rempli de post-its, de décorations et d'un joli code couleur. Nous avons tout pour bien travailler, les outils, l'ordinateur connecté à internet, les livres, les manuels. Nous sommes parés pour le succès, la réussite. Et pourtant. Et pourtant...

Pourtant nous répondons une énième fois « je l'ai pas fait » quand les profs ramassent des introductions de philosophie ou des questions d'anglais. Pourtant les veilles de retour des vacances, nos téléphones vibrent sans interruption sous les myriades de messages Facebook : « il y a quoi comme devoirs pour demain ? » « quelqu'un a fait le truc en litté ? » « tu m'envoies ton cours de maths stp ? » Parce que, forcément, une bonne majorité n'a pas fini ce qu'il y avait à faire, certains n'ont pas commencé, certains n'ont même pas cherché à commencer. Loin de moi l'idée de blâmer ces personnes. Nous sommes tous un peu comme ça. Inconscients.

On nous traite de fainéants, ou nous traite de paresseux. Nous ne « travaillons plus », nous ne « travaillons pas ». On se désole. Vous avez eu le temps, pour le faire, pourtant ! Pourquoi faut-il que tout soit bâclé, fait à la dernière minute ? Mais Madame, Monsieur le professeur, comprenez-nous. Essayez de nous comprendre. Nous avons tellement de choses à faire, et être jeune est parfois si épuisant ! Il faut gérer les amis, sortir, faire des expériences, rencontrer des gens, trouver ce qu'on aime et ce qu'on veut faire de notre vie. Il faut se livrer corps et âme à ses passions, à l'amour, aux autres. C'est vrai, internet, les nouvelles technologies, ont fait de nous une génération de l'urgence,

on ne se débarrasse pas de nos années d'ado' en quelques mois et l'écrire m'en a fait prendre conscience... Merci !

Une dernière phrase de sincères remerciements pour l'association et surtout pour le prix étincelle qui permet à tant de jeunes de s'exprimer et d'être pris au sérieux dans leurs projets, puis pour Bernard Allaire dit « le jeune » qui nous a toujours soutenu avec le sourire !

A bientôt.

Arthur Enguehard

(Avril 2017)

de l'instantané. Une génération de l'immédiat, impatiente. Mais nous sommes aussi tellement créatifs ! Celui-ci monte un spectacle. Celle-là tient un blog. Un troisième fait des photos, un dernier écrit des chansons. Nous voulons que les choses aillent vite, nos idées fusent, notre esprit va à cent à l'heure. On s'enflamme, on s'emballe. On aime ! Ou on n'aime pas, et on le dit. On manifeste, on sèche des cours, on dit non. On le crie. Alors quand les jeudis on est dans la rue, on n'est pas dans une salle de classe avec vous, c'est vrai. Mais là aussi on apprend ! On apprend le monde, la résistance, le combat, la force du groupe. On apprend à penser, on se forge des idées, des opinions. On grandit. On se révolte, on voit les choses en grand, on veut sauver le monde, ou du moins le changer. Nous sommes intéressés, même si nous ne sommes parfois pas travailleurs. Nos vies sont si remplies ...

J'écris cet article, moi aussi, à une heure avancée de la nuit, l'ordinateur sur les genoux, l'oreiller sous mon dos. Il y a des livres éparpillés partout dans mon lit, des stylos perdus dans les méandres de ma couette, des écouteurs qui traînent. Il est tard, je devrais dormir, mais voilà. Comme tous les autres de mon âge, je fais les choses à la dernière minute, je fais les choses sans plan et sans filet.

J'écris cet article comme il me vient, et tant pis pour la structure, tant pis pour l'organisation en parties qui se suivent logiquement. Je commence un paragraphe, j'en débute un autre sans avoir fini le premier, je m'égare, j'efface, je recommence.

Au fond, l'écriture de cet article est représentatif de notre travail, de notre vie : mais nous avons tous tellement de choses à faire, tellement de choses à vivre ! Chers professeurs, je m'en excuse : le travail que je vous rends est parfois incomplet, il n'est parfois pas fait. Mais il n'y a pas que les cours, il y a la vie qui nous attend.

Chers professeurs, je suis désolée, mais on n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans...

Chloé de Sandro

Elève de terminale - Lycée Jules Verne

Avril 2017



Tu sais, un prof, c'est qu'un bon élève qui a fini par trouver du travail...



Et le métier de prof, (imaginé par la même)

Le lycée semble parfois comme un étrange zoo. Nous observons les professeurs sans jamais les comprendre, derrière les vitres de la fameuse salle des profs. Ils semblent si éloignées de nous, de nos préoccupations, de nos vies. Ecrire sur eux ? C'est comme écrire sur la physique quantique ou la archéologie : c'est définitivement un exercice difficile. Mais peut être que l'objectif n'est pas de comprendre les professeurs, mais de les saluer ?

Il semble en effet parfois qu'il n'est pas de métier plus difficile que le leur. Apprendre des choses à des classes surchargées, turbulentes, désintéressées ? Garder la motivation et l'envie, année après année, de faire quelque chose de nouveau, continuer à aimer ce qu'on enseigne, continuer à aimer les élèves ? Voilà qui semble relever de l'exploit. Le métier d'élève est dur aussi, cependant... enfermés dans un système pressurant, compétitif, ardu, nous avons du mal à nous épanouir.

Mais parfois l'étincelle. Le moment parfait, l'instant T, ces rares minutes où les esprits se connectent, où un professeur apprend à un élève cette chose, lui délivre cette connaissance qui va changer sa vie, changer ce qu'il va être. Une telle découvre la beauté d'une équation, la force

des nombres, en première S. Tel autre se trouve une âme de réalisateur en cours de cinéma. Un professeur de littérature propose à ses élèves de réaliser courts métrages et fait naître des vocations. De leur côté, les auteurs ont parfois un professeur de français qui a nourri, exacerbé une passion pour les mots, l'écriture. Ces instants de communion entre deux esprits valent, je le crois, toutes les difficultés du métier d'élève et de professeur, et sont ce qui les rapproche. Ces instants magiques sont peut être parmi les plus importants d'une vie, donnent tout leur sens à ce métier si particulier qu'est enseigner. Subitement, les esprits sont ouverts : ce que l'on va apprendre, ce que l'on a appris prend une dimension nouvelle, aura peut être avoir un impact déterminant sur nous, même si l'on ne le sait pas encore.

Voilà, je pense, ce qui devrait être notre motivation à tous. Ce sont tous ces instants que je salue, ces instants qui nous changent, font grandir l'élève mais aussi le professeur, ces instants que l'on devrait rechercher, ces instants qui, parfois, sont le début d'une belle histoire : un guide, une motivation, une invitation... Une inspiration ?

Chloé de Sandro - Avril 2017

Le métier d'élève

Vu superficiellement, le métier d'élève ne paraît pas avoir tellement changé depuis des lustres : certains l'exercent en silence, dans l'attention et la concentration, quand d'autres, que le silence éternel de ces espaces scolaires effraient, ne le conçoivent pas sans des commentaires destinés au proche voisinage ou à une audience plus vaste – tout cela n'est pas neuf ! Ils remettent des devoirs, répondent à des contrôles, calculent, rédigent, mémorisent, raisonnent... Rien n'a changé. Mais à y regarder de plus près, ce métier d'élève a bien évolué entre l'époque où je devenais professeur, voilà plus de quarante ans et celle, voilà quelques mois, où je prenais ma retraite.

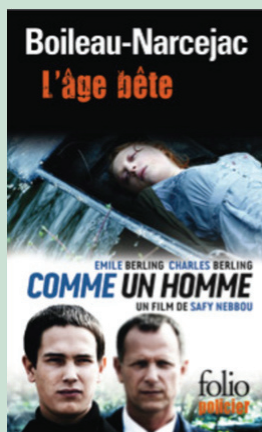
Ainsi, par exemple, un savoir, une technique, un art, comment l'appeler ? paraît s'être à tout jamais perdu : l'art du chahut. Quand je découvrais moi-même, en sixième, le métier de collégien, les redoublants m'avaient initié à cet art pour lequel je montrais quelques dispositions. Un chahut ne s'improvisait pas : il se construisait, et requérait la collaboration de toute la classe. Quelle coordination ne fallait-il pas pour faire avancer toutes les tables, millimètre par millimètre, dès que le professeur tournait le dos, de façon qu'à la fin du cours les tables se trouvent massées au pied de l'estrade professorale (c'était un grand classique, qui ne pouvait guère impressionner qu'un professeur débutant, et encore...) ! Et ce bruit incongru, venu du fond de la classe et qui se répétait... Le professeur se dirigeait prudemment vers l'origine de cette perturbation, sifflement, cri d'animal, règle frappant le pupitre... Mais à peine était-il parvenu sur les lieux du délit qu'un autre bruit, ou le même, l'attirait dans un autre secteur de la classe, où ne l'attendaient bien sûr que des

élèves parfaitement attentifs. Il y avait moyen de le faire joliment trotter d'un point à un autre, et c'était un spectacle dont on ne se lassait pas. Le chahut était une façon, pour les élèves, de manifester une belle et saine cohésion, de montrer à leur professeur que son enseignement ne les avait pas pleinement convaincus, et d'affronter bravement le risque d'une punition collective – un haut fait d'armes ! Hélas, ce savoir s'est perdu. On me dit qu'aujourd'hui, quand ils sont mécontents, dès la classe de sixième les élèves pétitionnent. C'est à mon sens une grande pitié !

Mais depuis quelques années, une révolution moins anecdotique s'est produite : le copier-coller. Il y a toujours eu des élèves à court d'inspiration qui recopiaient leur dissertation ou leur devoir d'histoire ou de philo, dans l'encyclopédie familiale qu'ils espéraient inconnue de leur professeur. L'opération n'était guère gratifiante : copier prenait presque autant de temps que faire honnêtement le devoir, surtout si, habilement, le contrevenant prenait soin d'agrémenter de quelques fautes ou balourdises de son cru la documentation qu'il pillait. Dans l'affaire, il s'instruisait : pour peu qu'il copiât un texte intéressant, il se trouvait à la fin aussi savant qu'un élève travailleur, et risquait de surcroît d'être puni pour son vol...

Aujourd'hui, on n'en est plus là. Plus besoin de lire ce que l'on copie-colle, ni de vérifier que la source est saine (que de « corrigés » ineptes se trouvent sur internet !) Et comme les professeurs acceptent de plus en plus souvent des devoirs imprimés, l'opération paraît des plus rentables. Hélas ces professeurs, dans leur malignité, prennent un plaisir suspect à contrecarrer ce légitime désir de leurs élèves : remettre une copie parfaite, riche,





informée, structurée. Certains enseignants vicieux lisent devant son auteur une phrase particulièrement remarquable, et lui demandent bonnement de la leur expliquer : elle est claire, pourtant, et rédigée par un professeur au Collège de France, que leur faut-il de plus ?... D'autres empêcheurs de plagier en rond ont vite compris comment trouver une source sur internet grâce au moteur de recherche, et mettent avec la plus grande cruauté devant son forfait l'auteur du larcin. Et ce qui paraissait, pour le métier d'élève, un progrès décisif, s'avèrera bientôt la plus décevante des conquêtes.

Oui, le métier d'élève a changé plus qu'il n'y paraît. Ce qui ne changera pas, pourtant, c'est que dans

vingt-cinq ou trente ans, l'élève devenu parent d'élève racontera à ses enfants, avec une nostalgie délicieuse, ce qu'était le beau métier d'élève dans son adolescence, et déplorera ce qu'il est devenu...

Jean-Louis Bailly - Avril 2017

Jeune retraité professeur de français Lycée Clemenceau

Auteur, entre autres, de « Le Potache est servi » L'histoire d'un prof qui kidnappe deux de ses élèves pour se venger de leurs chahuts.

C'est la réciproque du roman « L'âge Bête » de Boileau-Narcejac. A redécouvrir. L'histoire de deux élèves qui kidnappent leur prof.

Le disgracié

Souvenirs d'une ancienne conseillère d'orientation psychologue

Un regard vert superbe et pénétrant croise mon regard, sans faillir. Son détenteur se tient debout devant moi, un peu en retrait, restant sur ses gardes et guettant mes réactions. Il attend, se méfie encore, peut-être. Mais, il n'avait pas le choix ; pris dans l'état des règlements éducatifs et administratifs, comme un animal dans un piège, il a dû se résigner à accepter cet entretien avec moi. Nul doute, Il a été bien chapitré par le directeur du collège et cette fois-ci, il n'a pu se dérober à ce qu'il doit considérer comme une mise en examen. Il a treize ans, n'est pas très grand, mince ; il est en classe de 5^{ème}, il ne redoublera pas, et ne pourra continuer à suivre le premier cycle du collège. Sa scolarité est très mouvementée, cahoteuse, soumise à des fugues à répétitions. A maintes reprises, le directeur de cet établissement rural a dû battre la campagne pour le retrouver, courir à travers champs pour le rattraper. Aussi les résultats scolaires sont-ils désastreux. Une désolation. Et l'urgence d'une solution se fait sentir aujourd'hui.

« *Trouvez-lui, m'avait demandé le directeur, une formation courte, adaptée à son cas ; voyez quel métier, ou apprentissage, en fonction de ses capacités et des possibilités offertes, il peut choisir* » ... mais, a-t-il bien, ce jeune garçon la faculté de choisir ? Lui qui ne comprend pas les codes de l'éducation, de ses valeurs de rigueur, et de discipline ; lui qui ne possède pas même les clés pour comprendre l'enjeu et l'intérêt du savoir et du savoir-faire, lui qui perçoit tout cet environnement comme un véritable enfermement. J'avais été aussi avertie des conditions familiales déplorables. « *Si vous saviez, c'est un taudis. Les parents sont alcooliques. Ils ne saisissent pas l'importance de la situation dans laquelle se trouve leur enfant. L'éducateur a été accueilli à coups de fusil et ne veut plus remettre les pieds chez eux* ». Et impossible d'arracher à ce milieu familial pourtant destructeur, ce jeune garçon à l'avenir professionnel compromis. Car les parents adorent leur fils et lui, il leur est très attaché. Un vrai dilemme. D'ailleurs, aux yeux des parents, le garçon a tout ce qu'il lui faut pour son développement. Alors, à cet instant, je mesure combien, pour ce jeune, je représente l'institution qu'il déteste ; tout l'enjeu va être d'instaurer un climat de confiance entre nous deux. Avec un objectif, trouver une formation si petite soit-elle, pour lui éviter de sombrer dans l'alcoolisme à son tour. « *Ma crainte, sans cela, m'avait assuré encore le Principal, « C'est que l'on se moque de lui plus tard et qu'on le fasse boire* »....

Aujourd'hui, le jeune est là dans mon bureau... Et je l'imagine bien, fuyant un matin, cet établissement pour passer sa journée dans la campagne environnante, propice à des jeux, et pour satisfaire son désir éperdu de liberté : longer les chemins ombrés, sauter et patauger avec délice dans les plaques d'eau en hiver, peut-être pêcher dans les cours d'eau, grimper dans les arbres, se cacher dans les fourrés, s'enivrer d'odeurs printanières, sentir et reconnaître la direction du vent, folâtrer dans les prés, écouter le chant des oiseaux, repérer leurs nids dans les arbres, observer les grenouilles dans les mares, et les petits insectes dans l'herbe, peut-être même s'amuser à reconnaître certaines plantes, se prélasser sous un arbre, ou dans une grange et enfin, rêver. J'imagine qu'il en sait bien plus que moi de toute cette nature foisonnante et frémissante et qu'il possède un savoir que je n'ai pas. Mais, de tout cela, lui, ne m'en dira pas un mot. Et je ne pourrai lui arracher seulement quelques petites phrases ou monosyllabes à mes interrogations.

Pourtant, il se pliera de bonne grâce aux tests d'habileté et d'efficacité intellectuelle, qu'il réussira sans problème, et sans hésitation aucune. Mais le dialogue restera difficile ; il ne me dira pas ce qu'il aime, ou ce qu'il aimerait faire, comme métier ou comme apprentissage. Pour l'apprivoiser et obtenir un résultat probant, il aurait fallu qu'il vienne me voir, plusieurs fois durant l'année. Aussi, il partit, sans une demande véritable, sans l'aveu d'un désir, et sans une plainte. Et dans ce départ, moi, impuissante et désolée, je vis, une jeunesse déjà condamnée.

Je ne l'ai jamais revu. J'appris plus tard qu'il avait été admis dans une petite formation de un an en soudure, la seule issue qui semblait appropriée. Je ne me souviens même pas de son nom, ni même de son prénom, mais en plus de trente-cinq ans de carrière dans l'orientation, j'ai en mémoire ce regard vert si pénétrant mais si impénétrable. Aujourd'hui, je pense qu'il a atteint l'âge mûr, et je ne peux que lui souhaiter de pouvoir vivre encore des moments de flânerie, de paresse, et de liesse dans cette campagne qu'il a aimée enfant, sans aucun doute ; de vivre parfois, enfin peut-être, une vie rêvée comme celle du héros Alexandre le bienheureux.

D'après un entretien réalisé en 1977.

Michelle Bessaud - Avril 2017

Administratrice de l'Amicale



Le métier d'élève

Je m'appelle Mya-Sahara Azzeg. Je suis actuellement en Terminale ES au Lycée Jules Verne. Je suis également élue au CVL, au CAVL et au CNVL où je représente l'académie de Nantes. J'ai aussi la chance de présider la junior association Maison Des Lycéens de Jules Verne.

Être élève, ça donne quoi ?

J'ai la chance d'être une bonne élève, je n'ai donc pas de problèmes scolaires.

Cependant, j'ai pu noter le sexisme ambiant, de la part des professeurs comme des élèves, au sein du lycée. Ces observations ont été le point de départ de ma thématique pour mon dossier d'arts-plastiques pour l'option au BAC. Ce thème est la féminité. Je travaille autour des tabous et des violences communes dont les femmes sont victimes. Je travaille aussi sur le genre féminin, sur ce qu'il représente.

Je suis également en train de mener une action au niveau national, pour sensibiliser aux crimes dont les femmes sont victimes, contre la transphobie,... Au sein du CNVL, nous n'avons pas de pouvoir. Les lycéens(nes) ne sont pas écoutés(es). Je regrette vraiment cette situation et essaye tout de même de mener des projets.

Au contraire au CVI, nos actions sont concrètes,

nous avons vraiment les moyens de faire des actions.

Être syndiquée n'est pas évident car il y a une sorte de censure des établissements par rapport aux syndicats. Les actions sont alors très difficiles à mener, comme notre forum le 6 mai à la salle des associations à Nantes.

Être lycéenne, c'est majoritairement les cours. Mais c'est aussi s'engager, par exemple dans les instances ou dans les syndicats (je suis personnellement adhérente au Syndicat Général des Lycéens).

Être en Terminale, c'est tout ça plus le Post-Bac à préparer, et donc beaucoup d'angoisses à gérer. En effet toutes les orientations ne sont pas sur APB, jongler entre la préparation du Bac et des concours est difficile. Il faut donc être préparé à ça lorsque l'on arrive en Terminale, il faut avoir une idée de ce que l'on peut faire après car les échéances sont très rapides.

Au final, être lycéenne demande du temps et beaucoup d'énergie mais s'investir permet de grandir et d'apprendre plus que des connaissances théoriques, c'est aussi apprendre la vie.

Mya-Sahara Azzeg

Elève de terminale - Lycée Jules Verne - Avril 2017



Sept années à Jules Verne, et une à Clemenceau



*Samuel Vannier,
prix Théry 2016, devant
le lycée Jules Verne.*

C'est tout naturellement que ma mère m'a inscrit en 6^{ème} à Jules Verne en 2009, ayant elle-même été élève dans cet établissement. Situé tout près de chez moi, la bâtisse du collège-lycée m'était familière, mais lors des portes ouvertes j'ai pu découvrir l'intérieur avec beaucoup de curiosité. Je suis tombé sous le charme du bâtiment principal avec ses grands escaliers d'honneur, les mosaïques au sol et la cour des lycéens... Je m'y suis plu d'emblée.

Pendant mon collège et mon lycée à Jules Verne (de 2009 à 2016), j'ai pu bénéficier d'un enseignement d'une grande qualité avec des professeurs toujours bienveillants, j'ai d'ailleurs tissé des liens très privilégiés avec eux. Je me souviens avec beaucoup d'émotion de mes professeurs de collège, car ils ont suscité chez moi une forme de curiosité, en présentant leur enseignement avec beaucoup d'intérêt, m'encourageant à aller toujours plus loin dans mes documentations, particulièrement en Sciences physiques, mathématiques et histoire-géographie.

Au lycée, les professeurs nous ont extrêmement bien préparés aux épreuves du baccalauréat et ces résultats satisfaisants c'est surtout à eux que je les dois. Aussi, je les remercie d'avoir toujours été à mon écoute, ils resteront des modèles pour moi. J'ai le sentiment qu'ils m'ont transmis de « bons bagages », dans une ambiance inoubliable, avec des cours animés et interactifs. Aujourd'hui, c'est à moi de faire fructifier ces acquis, et peut-être un jour, de les transmettre à mon tour.

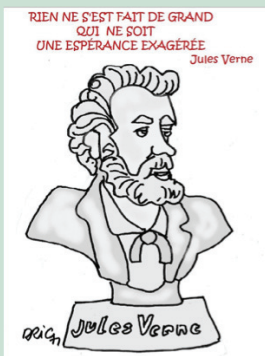
Concernant l'Amicale des Anciens Elèves des Lycées et Collèges Jules Verne et Clemenceau, je suis très honoré d'en faire partie depuis peu. Elle représente pour moi une façon de maintenir des liens entre les anciens élèves et professeurs. En

effet, après le bac, on est embarqué dans le tourbillon des études supérieures et les obligations de la vie, alors l'Amicale c'est une façon de se recentrer, se retrouver, un peu comme un « retour aux sources », qui procure un réel plaisir d'échanger, plaisanter, se souvenir. Aussi l'Amicale a surtout l'objectif de promouvoir les établissements de Jules Verne et de Clémenceau, des établissements où on a aimé étudier et dont on est fier.

Depuis que je suis à Clemenceau en CPGE, il me semble que le temps passe beaucoup plus vite ! En effet, l'enseignement en prépa est riche et intensif, je ne m'ennuie absolument pas ! Evidemment les cours de Maths, Sciences physiques et Chimie sont fondamentaux, mais j'apprécie également les cours de littérature et de langues, qui complètent parfaitement notre formation. Choisir les classes préparatoires de Clemenceau, c'est se donner les meilleures chances de réussite dans nos études : c'est un enseignement complet dans un climat de travail très formateur, sous l'œil attentif de nos professeurs.

Samuel Vannier

Elève de CPGE - Lycée Clemenceau - Avril 2017



*Aujourd'hui,
devant le lycée
Clemenceau.*



Mémoire de bizutage

Je venais en juin de passer mon bac au lycée Clemenceau, lorsqu'en octobre, après une période de deux semaines de brimades diverses, parfois un peu rudes, je fus coiffé de ma faluche sur les marches du théâtre Graslin par mon parrain de bizutage, un camarade du lycée qui avait eu son bachot un an avant moi. Ce fut la dernière fois, cet automne 1962, que se pratiqua ce rituel à la Faculté des Lettres de Nantes (qui n'existera sous ce nom que l'année suivante).

Elle s'appelait encore le C.L.U, soit Collège Littéraire Universitaire, après avoir été l'Institut des Lettres pendant plusieurs années.). Cette tradition, que l'on retrouve un peu partout en Europe, de Coïmbra à Heidelberg et Salamanque, apparaît surtout en France dans les classes de première avant des grandes écoles d'ingénieur et dans celles des « prépas » qui y conduisent : j'avais donc déjà vu cela de loin au lycée Clemenceau. Elle s'était par la suite répandue aux premières années de Faculté, où elle perdura en particulier dans les Facultés de Santé.

Son but avoué était de faire sentir aux jeunes bacheliers qui débarquent qu'ils doivent se montrer soumis devant leurs Anciens et Anciennes (qui n'ont en fait souvent qu'un an d'ancienneté à la Fac) avant d'intégrer la Corporation des étudiants de leur Faculté.

Les épreuves imposées sont variables, du maquillage à la bouillie de bizutage à base de dentifrice et

de yaourt que le bizuth doit absorber. Les sévices sont organisés pendant 2 à 3 semaines à la sortie des étudiants de première année.

Des excès se produisaient parfois, donnant lieu à des plaintes et pouvant se terminer par des sanctions judiciaires, ce qui s'est encore produit à Nantes il y a encore quelques années.

Mais dans l'ensemble, c'était plutôt assez bon enfant, après que les Anciens et les Anciennes aient cessé de terroriser, pendant les premiers jours surtout, les nouveaux arrivants.

Les Lettres d'abord, puis les Sciences, y ont renoncé depuis longtemps, mais les Facultés de Droit, surtout dans les Universités anciennes (Poitiers, Bordeaux, Aix, et Assas à Paris, notamment.) continuent peu ou prou, à pratiquer cette tradition. Faut-il le regretter ? Nous avons été bizutés à Nantes et avons rompu la chaîne en ne bizutant pas l'année suivante.

Ma faluche, cependant (ce béret de velours noir au ruban jaune pour les Lettres orné de livres et de la plume) figure toujours chez moi devant mes rayons de livres.

C'est un souvenir dont je dois sans doute être fier, puisque je ne m'en suis jamais séparé.

Yves Jaunasse

Secrétaire adjoint de l'Amicale - Avril 2017

<http://webcom.upmf-grenoble.fr/sciedu/pdessus/sapea/metiereleve.html>

Métier d'élève et travail scolaire

Auteur : Philippe Dessus, Espé & LSE, Univ. Grenoble Alpes.

Date de création : Octobre 2004.

Date de modification : 02 avril 2017.

Statut du document : Terminé.

Résumé : Ce document présente quelques réflexions sur les notions de métier et de travail d'élève. Si l'école est censée préparer les citoyens de demain, il est difficile de comprendre comment elle le fait sans essayer de savoir ce que recouvrent ces notions.

Dernière minute

Parution au Journal Officiel : n°0108 du 7 mai 2017 - texte n° 58

Décret n° 2017-813 du 5 mai 2017 relatif aux expérimentations visant à organiser la prise en charge de la souffrance psychique des jeunes.

Dans le cadre de ces expérimentations prévues à l'article 68 de la loi du 23 décembre 2016, les médecins généralistes, les pédiatres ou les médecins scolaires prescrivent, après évaluation, au maximum douze consultations psychologiques prises en charge dans la limite d'un forfait, au jeune entre 11 et 21 ans en situation de souffrance psychique...

DANIEL PENNAC

Chagrin d'école

Matière	May 11	May 12	Moyenne	Appréciation générale
ARTS PLASTIQUES	12	9	10,5/17	Du vin, par tout, sauf la classe
EDUCATION MUSICALE	5	7	6/10	Baroque incessant
EPS	7	1	1/10	Beaucoup trop d'absence
FRANÇAIS	8	6	7/10	Élève qui, moi, fait rien
HISTOIRE GEOGRAPHIE	11	10	10,5/12	Juste envie, rien faire
MATHÉMATIQUES	2,5	6	3,5/13	Manque de bases
LETtres	3	3	3/8	Très bon, mais pas un mot d'anglais
SVT	6	14	8/15	ne doit pas se déconner
TECHNOLOGIE	7	2	4,5/14	N'a rien fait, rien rendu

Remarque : Le troisième trimestre sera déterminant



BULLETIN D'INSCRIPTION

A adresser à : Amicale des anciens élèves des lycées Clemenceau et Jules Verne :
1, rue Georges Clemenceau – BP 74205 – 44042 NANTES CEDEX 1

Je suis intéressé(e) pour participer à la 1^{ère} conférence-débat sur « Le métier d'élève » organisé et animé par l'Amicale des anciens élèves des lycées Clemenceau et Jules Verne de Nantes.

Nom : Prénom :

Adresse postale :

E-mail : Téléphone :

Merci de préciser à quel titre vous êtes intéressé(e) par le sujet.
(Collégien, lycéen, étudiant, enseignant, cadre institutionnel, parent d'élève, autre, ...)

Date et signature : (Autorisation parentale nécessaire pour les mineurs)

Commémoration Armistice 2016

Lycée Clemenceau

10 novembre, en présence de nombreux élèves.



Evelyne Kirn, vice-présidente de l'Amicale.

Michelle Bessaud



Deux élèves du lycée déposent la gerbe du Comité de l'histoire.

Michelle Bessaud



Jean-Louis Liters, Président du Comité de l'histoire,
Bernard Allaire, Président honoraire de l'Amicale,
Guy Savoret, vice-président de l'Amicale.
(Photos : Michelle Bessaud - administratrice)

Le carnet

Merci de nous aider à la mise à jour régulière de notre carnet en nous adressant vos informations.

Distinctions

Notre camarade Alain ROMAN a été fait chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres en 2016

Nos peines

Une fois de plus, nous déplorons beaucoup d'annonces plus ou moins récentes de la disparition de camarades amicalistes ou d'anciens élèves de nos deux lycées, depuis notre dernière édition.

Nous nous associons à la douleur des familles et des proches et les assurons de toute notre profonde sympathie attristée.

- **Robert RICOLO**, élève à Clemenceau de 1933 à 1940, bijoutier, en 2015,

- **André LESCAUDRON**, le 25 juin 2015 à 91 ans, le premier médecin du Football Club de Nantes, qui a accompagné le club en L1 en 1963 et jusqu'en 1986,

- **Laurent LESCAUDRON**, son fils, enseignant chercheur, le 5 mai 2016, à 58 ans,

- **Pierre VIÉ**, architecte, 88 ans, fils d'Henri Vié, qui a construit beaucoup de bâtiments nantais,

- **Jean GUILLET**, 97 ans, un de nos doyens d'âge, en Janvier 2017, directeur honoraire du Crédit Municipal de Nantes, qui est aussi le père de notre secrétaire adjoint, Jean-Claude GUILLET,

- **Roland GLAVANY**, le 16 janvier 2017, général et pilote d'essai,

- **Jean-Pierre CHENE**, le 20 janvier 2017, syndicaliste.

Un témoignage du fils du docteur Jacques BERANGER, disparu le 21 mai 2014, nous a particulièrement touchés en ce qu'il nous a écrit : « pendant longtemps, mon père a parlé de ses souvenirs au lycée Clemenceau, il avait beaucoup de plaisir à les évoquer, avec sa famille et ses amis, à se rendre au repas des anciens. Il était attaché à son histoire, et à ces valeurs bien humaines » .

Nos amicalistes et les membres du Comité de l'histoire, ont aussi perdu des proches :

- Jean-Louis BAILLY, en 2015, à peu de temps d'intervalle, ses deux parents,

- Joël LARRE, Président de l'Amicale des Personnels du lycée Clemenceau, sa mère, en mars 2016,

- Jean-Louis LITERS, sa mère, Lucette LITERS, dans sa 96^{ème} année le 20 octobre 2016, à Saint-Nazaire,

- Frédéric LERAT, sa mère,

- Jacques RICOT, son père, Pierre, 95 ans,

- Jean-Paul BOUCHOUX, le 8 Février 2017, sa mère, 95 ans, à Troyes,

- Raymonde LOUKIANOFF, née d'HERVÉ, dans sa 102^{ème} année, le 13 avril 2017, mère de Yannick et Boris.

Nous nous souviendrons aussi particulièrement de la disparition tragique du jeune **Paul BONNET**, le 18 février 2017, 17 ans, élève de Terminale, victime de son destin.



Extrait des souvenirs de guerre d'un poilu à Saint-Nazaire, futur professeur au lycée clemenceau

Une très grande exposition a eu lieu en novembre 2016 à Saint-Nazaire à la Galerie des Franciscains, sur la vie des Nazairiens pendant la Grande Guerre organisée par plusieurs associations dont celle à laquelle appartient Beatrix GUILLET, professeur d'histoire, l'épouse de notre nouvel administrateur et secrétaire adjoint, Jean-Claude GUILLET.

Cela m'a incitée à prêter les quelques rares objets ayant appartenu à mon père Georges KIRN, qui, par le hasard de la guerre, après une grave blessure au poumon est passé du service armé au service auxiliaire en tant que caporal-interprète (en langue allemande) au dépôt de prisonniers de guerre de cette ville. Il a eu, lui, la chance de survivre, au contraire de son frère et de son cousin germain.

En cette année 2017 où l'on va célébrer particulièrement l'arrivée des américains sur cette côte, j'ai repris dans les lettres destinées à sa fiancée, restée à Paris, quelques réflexions « sur le vif » à propos de sa vie militaire, du quotidien de l'époque et son ressenti de cette arrivée alliée. Il explique qu'il doit faire un rapport mensuel, dépouillant les lettres et une cinquantaine de journaux allemands, faire des conférences aux nouveaux interprètes sur l'armée allemande mo-



Georges Kirn

derne ; que son commandant réclame cinq adjoints supplémentaires car ils ne sont que huit interprètes au lieu des vingt jugés nécessaires mais que le ministère refuse, au motif que le budget national ne le permet pas, à hauteur de 30 ou 40 francs de plus par mois.

Lui même calcule qu'il dépense 40 francs de nourriture par mois, n'étant pas logé au camp et devant chercher une chambre en ville.

Etant étudiant d'agrégation après des études à La Sorbonne, il se plaint aussi de ne pouvoir suivre des cours à l'inverse des élèves mobilisés des grandes écoles.

Dans ses lettres écrites en Août et en Octobre 1917, il parle « d'une grande fête américaine à La Baule mais que le temps fut si mauvais : bourrasques de vent et pluies ».

Sa propriétaire lui ayant donné brusquement congé, il déménage pour la troisième fois à un moment où, avec l'arrivée des Américains, il ne reste pas en ville de chambres disponibles. Ils envahissent tout et paient des prix fabuleux. Il en trouvera une grâce au départ d'un autre militaire.

Il se propose d'apporter lors d'une permission à la famille de sa fiancée, à Paris, oeufs, beurre, sardines, mais l'arrivée des américains a doublé la cherté des vivres, seuls les militaires qui comme moi se fournissent à la Commission des Ordinaires, jouissent encore de prix convenables pour la viande et les légumes, ainsi nous payons le kg d'oignons, de carottes, de choux, de poireaux, 0,20 Frs les pommes de terre 22 Frs les 100 kgs (il en emportera 25 kgs à Paris.. et un fournisseur acceptera d'envoyer directement 4 livres « d'excellent beurre »).

A propos de l'ambiance en ville, il décrit : « la ville cherche à prendre un air de fête : des établissements de thé, grill-room, etc... se sont ouverts un peu partout, les cafés regorgent de monde, d'étrangers surtout ces américains organisent dans leur camp des fêtes sportives (football, tennis) auxquelles ils invitent la population ; c'est le règne de la liberté, du plaisir, de la dépense, les commerçants n'ont jamais gagné autant d'argent »

En Novembre, il raconte qu'il a été « écouter le concert que les américains nouvellement débarqués ; il vient d'en arriver une dizaine de mille-donnaient sur la grand'place de la ville.

Leur musique n'est pas mauvaise mais elle ne rappelle en aucune façon la garde républicaine et ses concerts au Luxembourg à Paris ; c'est une simple distraction. »

A compter du 15 décembre 1917 il sera en sursis comme professeur au collège de Saint-Gaudens (Haute Garonne) et y restera jusqu'en mars 1919, date à laquelle il sera nommé au lycée Clemenceau jusqu'en 1957.

Il disparaîtra en 1977: lui, avait les yeux verts .

Evelyne KIRN

Il avait les yeux bleus...



L'oncle Pierre et sa petite nièce, Michelle, durant l'année 1980.

Il fut un « poilu ». Il s'appelait Pierre, un prénom qui le prédestinait bien au métier de tailleur de pierre. Une tradition pour cette branche de ma famille. Et de la pierre, il en avait aussi hérité les qualités : il était dur et endurant à la tâche, ne s'en plaignant jamais. Et avec ça, peu loquace, peu démonstratif. Il était de petite taille, le corps sec, nerveux, le visage émacié, avec des joues creuses, des « joues de canard » disait-il en plaisantant. Ses baisers vifs, et rapides ne cachaient pas pourtant une certaine tendresse.

Chaque année, Le 11 Novembre commémore l'armistice, la fin de la guerre 14-18 ; il honore tous les anciens combattants et ceux qui sont morts dans les tranchées, sur les champs de bataille et tous ceux disparus dans la tourmente. L'inscription de leur nom sur le monument aux morts rappelle leur mémoire.

Il y eut des poilus toutefois un peu plus chanceux, qui sont revenus de cet enfer - mais terriblement meurtris dans leur chair et leur esprit... avec des traumatismes inouïs.

Certains de ces jeunes avaient fréquenté le lycée, le collège, d'autres étaient des gens plus simples, des petites gens pourrait-on dire... qui ont été arrachés à leur quotidien, leurs travaux domestiques, leurs métiers. Pierre faisait partie de ceux-là.

A l'heure où l'on célèbre le centenaire de la guerre de la première guerre mondiale, je désire ici honorer la mémoire de ce grand oncle qui ne mou-

rut pas sur le champ de bataille comme bien de ses camarades et de son frère aîné* Ce dernier fut « tué à l'ennemi » selon la formule consacrée, dès Novembre 1914 à Rouvray dans la Somme et on n'a jamais retrouvé son corps...

Pierre, lui revint, certes, mais très amoiché, pas défiguré cependant ; le 18 Avril 1917, au fort de Brimont, dans la Marne, il fut blessé par un éclat d'obus, gravement à la tête (à la région occipitale droite, avec une perte de substance osseuse de 3 cm) ; ce qui l'obligea à subir une trépanation. Cela lui sauva sans doute la vie car il ne put retourner au front. Il lui resta un sacré trou à l'arrière du crâne qu'il protégeait en portant une casquette restée vissée en permanence sur sa tête sauf le soir venu chez lui et encore...

Ces fois-là, il l'ôtait en s'essuyant le front avec son mouchoir souvent caché sous son couvre-chef. Je n'ai jamais su combien de temps avait duré sa convalescence, ni où ni dans quelles conditions. Mais son retour à la vie normale, active ne se passa pas sans problèmes ni souffrances supplémentaires.

Des séquelles, il en eut : des céphalées, des vertiges, des éblouissements, des traumatismes propres aux blessures à la tête et qu'il garda longtemps. Réformé définitivement il reçut pour cela une petite pension. Il ne me parla jamais de ça, ni ma famille d'ailleurs.

Il n'eut pas de descendance directe, et les quelques renseignements, lettres ou autres papiers qu'il laissa, furent éparpillés dans sa succession.

De tout cela, je ne l'ai appris que récemment en faisant quelques recherches. Moi, j'étais trop jeune à l'époque quand je l'ai connu. Je n'ai pas posé de question ; j'étais une enfant et on ne dit pas ces choses là à une enfant.

Plus tard, bien plus tard mais sans doute pas sans bien des vicissitudes, il réussit à reprendre son ancienne activité.

Il monta une petite entreprise de taille de pierre et de maçonnerie avec son dernier frère, qui, trop jeune pour être enrôlé pendant la guerre, lui fut d'un grand soutien.

La mémoire de ce grand oncle, pour moi, reste encore vivante aujourd'hui, car il fut le seul qui put me relater ces mois terribles qu'il traversa. Mais il les raconta en édulcorant parfois, sans aucun doute, les moments les plus affreux, passant sous silence pudiquement bien des atrocités qu'il vit et vécut pendant plus de trois ans. Et qu'une jeune enfant ne pouvait pas, estimait-il, forcément entendre...

Il parla pourtant du froid, de l'humidité de la boue dans lequel il patageait à longueur de journées, sous les sifflements des balles et des tirs de mortier, d'obus... et aussi des buttes à conquérir.

Enfant, j'avais l'habitude d'aller passer avec ma sœur, quelques jours ou quelques semaines, mes vacances à la campagne chez ma grand-mère dont la maison était mitoyenne de celle de ce grand oncle. C'était des soirs « à la veillée », comme on disait alors, après le souper ma sœur et moi nous filions chez cet oncle. Assises sur un banc dans la cuisine, en face de lui, devant la table recouverte d'une toile cirée, et sirotant une citronnade que ma tante nous servait, nous écoutions, et moi pas la dernière, avides de savoir, d'entendre...

Nous buvions véritablement les paroles de notre oncle. Les détails, je les ai oubliés mais l'impression que j'en ai gardé, c'est que s'il en disait peu, ce qu'il disait, pensif, en hochant la tête, c'est que « c'était terrible ».

Il ponctuait souvent ses dires par des « fi de loup » (1) à l'évocation de ce qu'il avait vécu si durement. Et si on lui posait une question qu'il lui semblait incongrue, ou mal comprise, ou même s'il se défendait par pudeur d'une trop grande émotion au souvenir de ces journées horribles alors c'était des « Eh ! farceur ». Nous, son jeune auditoire étions tous pour lui des farceurs, c'était un tic d'ailleurs chez lui ; un interlocuteur qu'il jugeait irrévérencieux ou pas d'accord avec lui, était traité facilement de « farceur ». Pour cela, il levait le bras replié, le poing fermé, et faisait faire à son bras une rotation comme s'il voulait au départ donner un coup de coude et se ravisait au dernier moment, semblant se protéger le visage. Cela nous amusait beaucoup, nous les jeunes, ma sœur et moi...

Il aimait nous dire et semblait pas peu fier, qu'à certains moments, il était choisi pour défiler devant ses camarades et sans comprendre vraiment la raison de ce choix. Sans doute à cette époque, jeune, il devait arborer une allure martiale et assez digne. Mais un fait tragique et dou-

loueux qu'il nous raconta me marqua. Ce qu'il nous confia un jour, après un tir nourri de fusillades et d'obus, il se retrouva tout seul, debout vivant, encore sonné d'être un survivant de ce combat. Toute sa compagnie avait été fauchée...

Son émotion quand il nous racontait ça était très palpable ; il était heureux d'avoir échappé à la mort mais on le sentait un peu honteux, ébahi d'être encore là car il pensait à ses camarades tous tués et aussi à son frère disparu là-haut dans la tourmente ; puis il souriait et nous aussi ; il voyait qu'on était heureuses. Mais, nous, on voyait bien que ça lui faisait plaisir de savoir qu'on était contentes qu'il soit là à nous raconter ça. Alors on se permettait de rire ; c'était presque comme un bon tour qu'il aurait joué à la camarade. Puis, il redevenait grave l'instant d'après, s'indignait, s'emportait même à l'évocation de ces faits terribles ; et cette fois-ci, il y allait du « fi d'garce »** pour exorciser sa trop grande émotion. Pourtant, pour lui, aller au front, c'était un devoir à faire, certes une méchante besogne à accomplir, mais y avait pas à regimber, c'était ainsi. Et ce travail- là, ce devoir, il le fit, sans rechigner. Et pour cela, il fut décoré et reçut la médaille militaire des anciens combattants, enfin, à 85 ans. Des trois frères de cette fratrie, il fut le seul rescapé de la guerre*. C'était mon grand oncle, le frère de ma grand-mère maternelle et il avait les yeux bleus.

** Un autre frère revint de la guerre mais ne survécut pas longtemps à ses blessures...*

*** Fi dé loup, fi d'garce : interjections entendues souvent dans la campagne limousine pour exprimer l'étonnement, ou l'indignation...*

Michelle Bessaud
20 Mars 2017



Devant le pont transbordeur

Nantes 1952

De notre ami Patrick Hervé
(« DRIG » pour les dessins).

Hommage à ses parents.

« Mon père est décédé en 1974.

Engagé dans les Forces Navales Françaises Libres
à 17 ans, il a fait les cinq années de guerre comme
télémetriste sur le contre-torpilleur Triomphant.

Ma mère vit toujours (97 ans). »

Le reconnaissez-vous ?



Lycée Clemenceau - Nantes
1956-1957

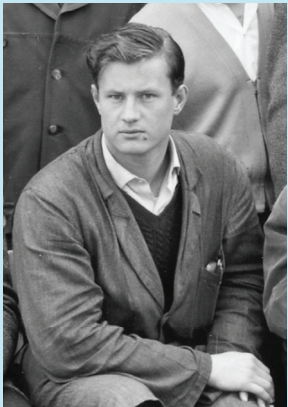
J. RATIVET
3, RUE DE L'ARMORIQUE
PARIS-XV^e

Jean CABON 1937-1967

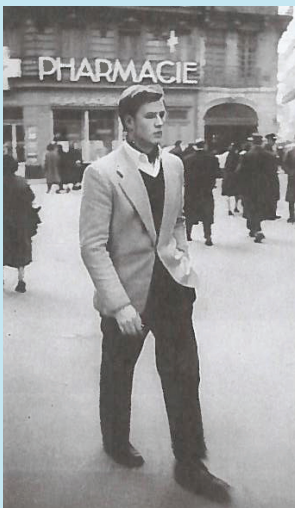
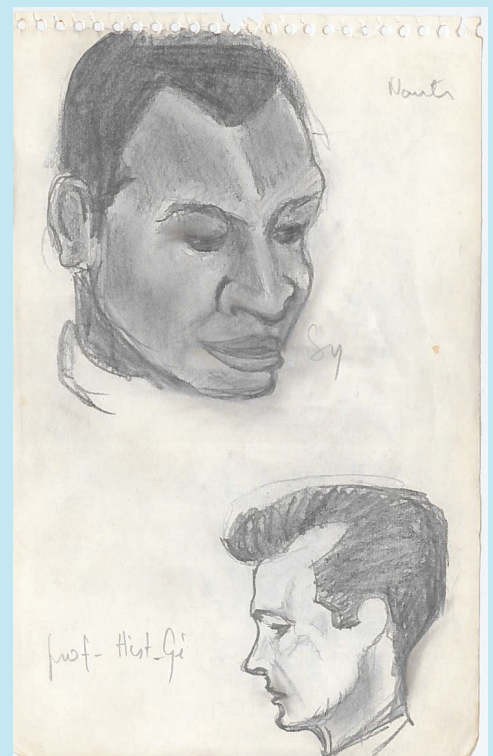
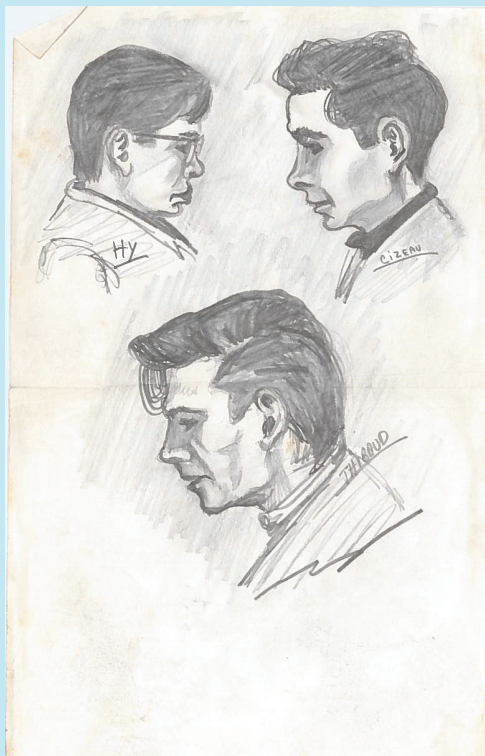
Après une scolarité au lycée franco égyptien d'Héliopolis au Caire, dès notre retour, mon frère a suivi la classe de Sciences Ex en 1956-1957. Il devait intégrer une école d'ingénieurs, en réalité est devenu professeur de dessin après les Beaux Arts de Rennes. Il a été Elève officier au service géographique des Armées, puis en Algérie.

Il était en formation chez Kodak à Paris au moment de son décès suite à une grave maladie. Il a peint nombre de « marines » ainsi que le lac de Grand-Lieu.

Lors de son année au lycée, il a passé son brevet de parachutiste (préparation militaire supérieure) Chroniqué par Monique LE HETET, soeur de Jean Cabon, qui habite à Larmor-Plage.



Jean Cabon s'exerçait à « croquer » ses professeurs et ses camarades de classe.



En 1956 ...

Jacques Vaché et le Groupe des Sârs s'affichent



Jean Sarment, Pierre Bisserié,
Jacques Vaché, Eugène Hublet.

Le Nantais Jean Sarment n'avait pas supporté qu'André Breton s'approprie la mémoire de son ami Jacques Vaché et ignore le groupe de lycéens qui, dès 1913, s'était lancé dans l'aventure d'« En route, mauvaise troupe ».

L'édition, en 1919 et en 1949, par André Breton, des « Lettres de Guerre de Jacques Vaché », avait été suivie de la publication par Sarment d'un roman, « Jean-Jacques de Nantes » (1922), et d'une pièce de théâtre, « Nous étions trois » (1951), mettant en scène ses camarades du lycée.

Depuis, de loin en loin, des chercheurs et collectionneurs passionnés s'emploient à revisiter le mythe Vaché et, pour certains d'entre eux, la figure des Sârs.

Vingt ans après l'Exposition « Nantes et le surréalisme. Le rêve d'une ville » (1994), l'Exposition « Aux origines du surréalisme. Cendres de nos rêves », précédée à la fin 2016 de la commémoration au lycée Guist'haou du centenaire de la rencontre d'André Breton et de Jacques Vaché, permet à de nouvelles générations de se familiariser avec Vaché et ce groupe potachique de Nantes.

Ainsi les rédacteurs de LGT, « Les Griffes du Tigre », lointains héritiers des rédacteurs d'« En route, mauvaise troupe », ont trouvé au Château des Ducs de Bretagne, matière à un article pour le journal des lycéens de Clemenceau.

Nous laissons donc à Aksel Gokcek le soin de vous présenter l'Exposition du Château, tandis que nous mentionnerons certains aspects inédits de l'Affaire du lycée et d'autres personnages que les quatre qui sont au cœur de l'exposition réalisée, par les services du Château et ceux de la BMN avec, comme commissaire scientifique, Patrice Allain, notre ami et complice depuis vingt-cinq ans.

Jean-Louis Liters

«Cendres de nos rêves, aux origines du surréalisme», ou comment le lycée Clemenceau se trouve aux origines du mouvement surréaliste

Par Aksel Gokcek, LGT, «Les Griffes du Tigre»

Depuis le 11 Février et jusqu'au 28 Mai 2017, le musée d'histoire de Nantes propose en partenariat avec la bibliothèque municipale de Nantes une exposition consacrée à l'influence majeure qu'ont exercée d'anciens élèves du lycée Clemenceau, et particulièrement l'un d'entre eux, Jacques Vaché, sur André Breton, "pape" du surréalisme. «Les Griffes du Tigre» ont visité cette exposition alliant histoire intime, histoire du lycée mais aussi histoire intellectuelle du XX^{ème} siècle.

L'affaire du lycée

Nantes, Grand Lycée, actuel lycée Clemenceau, 1913. Un groupe potachique, le Groupe des Sârs, se forme autour de trois élèves et d'un ancien élève du lycée : Jacques Vaché, Jean Sarment, Pierre Bisserié et Eugène Hublet. Les quatre jeunes poètes, cultivant l'insolence et rejetant les mœurs et traditions d'une société bourgeoise provinciale rigide, fondent cette année-là une revue poétique et littéraire qu'ils appellent "En route mauvaise troupe", suivie plus tard d'une autre revue, le "Canard Sauvage". Ils y proclament leur méfiance et leur rejet des conventions de leur temps, que représentent bourgeois et militaires sous forme de poèmes, essais, professions de foi et traits d'esprit. Appel à la jeunesse, appel à l'insoumission, la parution d'un article intitulé «Anarchie» et d'un autre pacifiste fait alors grand bruit et entraîne de sévères démêlés entre les Sârs et les élèves des classes préparatoires à Saint-Cyr du lycée : une bagarre éclate dans la cour d'honneur entre rédacteurs et Saint-Cyriens. Une violente campagne de presse menée par les journaux conservateurs se met en place. L'exposition propose ainsi plusieurs extraits de journaux de la presse locale et nationale relatant ces incidents. Pour le journal monarchiste « L'Espérance du peuple », dans son édition du



Aksel Gokcek

2 février 1913, c'est l'anarchie qui s'installe au lycée. Le quotidien prend violemment à parti l'attitude du proviseur, qu'il accuse de laxisme face à un jeune groupe d'élèves décrit comme antipatriotes.

Extraits :

« Depuis un certain temps, quelques élèves de philosophie éditaient un journal intitulé simplement l'Anarchie. Les jeunes gens trouvent que la plus belle philosophie est celle de la CGT, de Bonnot... Que ces jeunes gens de 17 ans, aveuglés par des théories pernicieuses, publient de tels articles, cela indique une étrange mentalité, dont il faudrait peut-être trouver l'origine dans certains cours enseignés... Mais ce qui engage singulièrement la responsabilité du Proviseur, c'est que l'Anarchie était vendue par ses éditeurs à leurs camarades. Et cela en plein Lycée... Certains élèves du Cours de Saint-Cyr... plusieurs fois, interpellèrent les philosophes marchands de journaux, leur reprochèrent leur attitude. Des altercations se produisirent... Mercredi matin une rixe très grave eut lieu. Les élèves de Saint-Cyr éccœurés de voir la vente se continuer entrèrent dans la cour d'honneur où donnent les classes aux cris de : « A bas les philosophes ! ». Les élèves de philosophie, rédacteurs de l'Anarchie répondirent par des cris de : « A bas la guerre ! » et ces doux pacifistes engagèrent la bataille contre les Saint-Cyriens ; le combat fut acharné. »

Face à cette attaque contre l'un des piliers de la République, le lycée public, les journaux nantais républicains donnent leur version des faits, basée sur les témoignages d'étudiants et d'Eugène Hublet, le directeur d'« En route mauvaise troupe ». Dans une lettre adressée aux directeurs des journaux nantais le 4 Février 1913, celui-ci expose la situation. « L'Express de l'Ouest » publie cette lettre, dans laquelle Hublet « tien(t) lui-même à mettre les choses au point ». Il explique l'innocence de ses amis Sârs rédacteurs, et nous permet d'avoir plus d'informations sur le journal de ce groupe potachique. On apprend ainsi dans ce courrier que le numéro en question d'« En route mauvaise troupe » n'avait été tiré qu'à 25 exemplaires sous forme de polycopies chez Eugène Hublet. Le journal n'était à l'origine pas destiné aux élèves du lycée, Hublet écrit en effet que « Dans notre pensée, cette revue ne devait pas pénétrer au lycée ». Cependant, l'un des rédacteurs, élève en mathématique, « commi(t) l'imprudence » de faire vent de l'existence de ce journal à ceux qu'il croyait ses amis et vendit ou donna 9 polycopies. Selon Hublet, l'un des détenteurs d'une de ces copies « a monté contre ses camarades cette triste machination ».

Il résulte des différents témoignages publiés dans la presse que les incidents graves décrits par les journaux conservateurs et monarchiques s'avèrent inexacts voire complètement faux. Les événements seraient ceux-ci : le mercredi 29 Janvier à 10 h, l'élève Pierre Bisserié, étudiant en philosophie, est pris à parti par d'autres élèves du cours préparatoire à Saint-Cyr. Ces derniers lui reprochent sa participation à une feuille jugée antimilitariste « En route mauvaise troupe ». Les Prépas Saint-Cyr les plus agressifs sont interpellés par le censeur (ancêtre du proviseur adjoint) et présentés au proviseur qui les sanctionne d'une retenue, levée dans les heures qui suivent. L'exposition présente également d'autres documents



Paul Serre

historiques, tels que la convocation des parents de Jean Sarment auprès du proviseur, ou encore le rapport de ce dernier et du commissaire de police chargé de l'affaire du lycée de Nantes.

La mobilisation générale liée à la Première Guerre mondiale disperse le groupe des Sârs, qui, en 1914, sont envoyés au front, à l'exception de Jean Sarment, pouvant alors mener une carrière théâtrale. Les poètes s'écrivent des lettres et en écrivent à leurs proches, et c'est dans ce contexte de la première guerre mondiale que Jacques Vaché rencontre André Breton. LGT vous raconte tout dans le prochain numéro ! Ce texte est un extrait du LGT Mars 2017. Merci à l'auteur et à la Rédaction de LGT.

Le proviseur, l'anarchie et le camelot du roi

par Jean-Louis Liters

Des événements survenus au lycée de Nantes, à la fin de janvier 1913, la presse locale fit ses gros titres, pendant plusieurs jours, se répondant et s'invectivant, entre, d'un côté, les journaux conservateurs « L'Espérance du Peuple » et « L'Express de l'Ouest », et, de l'autre bord, « Le Phare de la Loire » et « Le Populaire ».

« L'Express de l'Ouest » affichait, le 2 février : « L'anarchie au lycée », tandis, qu'avec titre et sous-titres et points d'exclamation, le journal royaliste « L'Espérance du Peuple » écrivait : « Un grave incident. L'antimilitarisme fleurit au lycée. Les élèves de philosophie éditaient un journal anarchiste ; les Saint-Cyriens protestent. Le proviseur punit les Patriotes !!! ».

Le proviseur Jean Barou tint informés ses supérieurs hiérarchiques à Rennes. Chaque mois, il rédigeait d'ailleurs un rapport, à l'intention des autorités de l'académie. Pour l'Exposition « Aux origines du surréalisme. Cendres de nos rêves », le lycée Clemenceau et son Comité de l'Histoire, ont prêté le rapport, jamais publié, de « Février 1913 ».

Le proviseur y fait d'abord le point sur les effectifs du lycée : « Février 1913. Le lycée compte 1095 élèves dont 86 en préparation aux grandes écoles (Saint Cyr, Polytechnique) et 256 élèves du second cycle. »

Au paragraphe intitulé « Observations générales », on note le souci du proviseur de relativiser l'importance des affrontements au sein du lycée et la répercussion à l'extérieur de l'établissement : « Congé le Mardi gras après-midi. La vie du lycée a été absolument calme et normale. Le bruit fait au début du mois autour du prétendu incident et des tendances anarchistes de nos « philosophes » a passé inaperçu de nos Internes et, si des Externes en ont été agités, leur agitation n'a pas franchi la porte du lycée. » On apprend que des élèves de la Prépa Saint-Cyr ont bousculé dans la cour d'honneur l'élève Pierre Bisserié, de la classe de Philosophie. Sait-on au lycée que son père est pharmacien militaire et exerce, à cent mètres du lycée, à la Caserne Bedeau ?

Comment la Presse avait-elle eu connaissance de cette petite revue littéraire manuscrite au titre

emprunté à des vers de Verlaine, « En route, mauvaise troupe », et tirée seulement à une vingtaine d'exemplaires.

Le proviseur avait mené son enquête : une dépêche, qualifiée par le proviseur de calomnieuse, avait été lancée par l'Agence Parisienne de la Presse Associée à 80 journaux français, et avait été divulguée notamment par les journaux parisiens « Liberté » et « L'Echo de Paris ». Ainsi, le samedi 1er février 1913, « L'Echo de Paris », journal catholique très lu dans les milieux militaires, y compris à Nantes, relatait des incidents regrettables survenus au Lycée de Nantes : Les élèves de Philosophie, aux cris de « A bas la guerre » et les élèves de Saint-Cyr aux cris de « A bas les philosophes » en vinrent aux coups. Le journal ajoutait : « Et voilà à quelles tristesses certaines théories professées en haut lieu depuis trop longtemps mènent la jeunesse française ! »

Mais l'information était aussi dans « La Croix », et jusque dans « L'Echo d'Alger » du 1^{er} février. A Alger, où d'ailleurs est né Pierre Bissérié, sous le titre : « L'Anarchie au Lycée. Les futurs Saint-Cyriens se battent avec les élèves sans patrie », on mettait en cause l'enseignement donné au lycée : « Plusieurs pères de famille indignés de l'enseignement amoral donné en philosophie demandent qu'il soit procédé à une sérieuse enquête. »

L'enquête, le proviseur la mena en interne. A lire son rapport, il eut peu à reprocher à ses professeurs. Jean Barou note seulement pour le recteur : « Des lectures imprudentes de Mr. Descubes, professeur d'histoire, ont fait l'objet de rapports spéciaux ». Il ne fait pas le lien avec les troubles connus au lycée ; c'est nous qui le faisons car ce M. Descubes est très certainement le personnage du roman « Jean-Jacques de Nantes », un jeune professeur ayant de l'influence sur ses élèves de Première, que Jean Sarment a appelé Hécube.

Pour Jean Barou, c'était « un épisode de la lutte permanente, ici, contre l'Université en général et le lycée de Nantes en particulier ». Il était en outre persuadé que des nostalgiques du précédent proviseur cherchaient à lui nuire. « L'Espérance du Peuple » lui donnait raison dans son édition du 2 février : « Depuis le départ de M. de Caumont, le Lycée de Nantes n'est plus ce qu'il était. M. Barou, successeur du défunt proviseur, regretté même par les adversaires irréductibles des Lycées, a des idées nouvelles ; il s'occupe beaucoup plus d'organiser des concerts dans son établissement que de surveiller ses élèves. »

Censeur sous le provisorat de l'abbé Follioley puis à son tour proviseur, Auguste de Caumont quitta Nantes en 1909 pour devenir censeur du Lycée Voltaire. Promotion flatteuse à Paris ? Mais sans doute aussi mesure d'éloignement d'un proviseur très religieux, voulue par des républicains influents à Nantes.

Le proviseur Barou avait l'appui du journal « Le Populaire » et de son rédacteur en chef, Gaston Veil, un ancien professeur de lettres du lycée,

pour rétablir la vérité et voler au secours de l'honneur blessé du proviseur : il était absurde d'accuser, de couvrir des menées antimilitaristes, Jean Barou qui, manifestement animé de sentiments patriotiques, avait « demandé à ne pas être versé dans l'armée coloniale afin, en cas de guerre, de pouvoir conserver son rang dans une division de l'armée active ».

Notons d'ailleurs que sous le provisorat de Jean Barou, les lycéens de Nantes avaient, avec enthousiasme écrit « Le Phare » (20 mars 1912), tenu à participer aux efforts de guerre et en particulier à l'achat d'un aéroplane militaire. C'est avec l'appui de l'administration du lycée qu'ils voulaient organiser une grande fête à La Colinière pour récolter de l'argent.

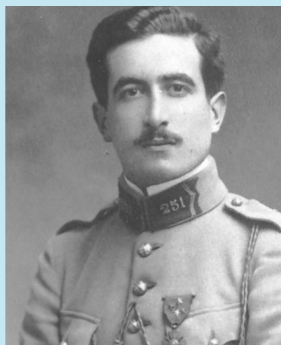
Un épisode de la lutte de certains milieux contre l'Université, contre le lycée de Nantes et son proviseur et aussi, ajoutait Jean Barou, un épisode de la lutte « d'un élève actuel et de quelques élèves renvoyés, contre son Proviseur actuel ». Le proviseur déposa plainte contre l'auteur de la calomnie et contre le journal « L'Express de l'Ouest » qui la rapportait.

Auteur a priori anonyme mais le proviseur est convaincu que la « nouvelle (est) venue d'un correspondant occasionnel appartenant au Lycée ». Au fil des rapports mensuels, on découvre que Jean Barou visait en particulier une famille qui voudrait faire la loi au lycée. On est tenté de rapprocher cette accusation du fait suivant : en mars 1913, l'élève Georges Noé passe en conseil de discipline. Dans son rapport, le proviseur précise au recteur : « Je dois signaler spécialement le cas de l'élève Noé dont le conseil de discipline s'est occupé sur la demande de Mr Barnaud (un professeur d'histoire). Ce que le procès-verbal de la séance ne dit pas c'est que cet élève est camelot du roi et représente bien cette partie de nos élèves hostiles à l'Université comme à la République mais qui se servent du Lycée avec le désir de faire la loi. Ils y sont parvenus parfois. ». De là à penser que Georges Noé pourrait être l'informateur de l'agence de presse parisienne, il n'y a qu'un pas... d'autant que cet élève a un frère et un cousin anciens élèves du lycée sous de Caumont (le cousin a été reçu à Saint-Cyr en 1901) et que Georges Noé est le condisciple de Pierre Bissérié et de Paul Serre en Philosophie.

Deux seulement des rédacteurs de la revue « En route » passèrent eux aussi en conseil de discipline mais sans que cela ait donné lieu à une mention dans le rapport du proviseur ni même dans le registre des inscriptions (entrées / sorties) : Jean Bellemère et Pierre Riveau.

Les autres rédacteurs, Pierre Bissérié, Paul Serre et Jacques Vaché (sans parler d'Eugène Hublet qui n'était plus au lycée), ne furent pas inquiétés et il est vrai que leurs proses et poèmes ne contribuaient pas au scandale.

Jean Bellemère (il signe Jean Sarment) apparaît comme le responsable de la revue. Il y publie un



Pierre Riveau

article où il s'en prend à un drame patriotique, « Les Martyrs de Strasbourg », donné avec succès à Nantes durant l'hiver 1912. Plutôt que d'exprimer exaltation de l'honneur et amour de la patrie, il s'attendrit sur les Prussiens blessés et dénonce les « haines idiotes » et les « férociétés sans cause ». Des phrases inadmissibles en février 1913 pour une opinion qui, face au péril allemand, réclame le passage du service militaire de deux à trois ans.

A la veille du procès des complices de Bonnot, anarchistes-gangsters jugés pour des crimes de sang, sous la signature Ursus, Pierre Riveau (et non pas « Rigaud », erreur souvent colportée) n'a pas hésité à donner un article intitulé «Anarchie» qui se termine par : « Etre anarchiste, c'est avoir pris conscience de sa valeur propre, c'est s'être élevé au-dessus de la foule bête et lâche et se sentir capable de vivre sans les lois mesquines établies par elle. »

Beaucoup de bruit pour rien aux yeux du proviseur, mais il fallait sanctionner, ou faire semblant de sanctionner, les responsables de l'introduction dans l'établissement de textes audacieux. Il y eut peut-être des réactions en haut lieu : Aristide Briand était président du conseil, le ministre de l'Instruction publique s'était ému, l'inspecteur d'Académie qui avait connu le père de Pierre Riveau ne souhaitait qu'une chose : minimiser l'affaire...

Jean Sarment et Pierre Riveau passèrent donc en conseil de discipline et furent renvoyés jusqu'à la fin de l'année scolaire, sans doute au regret du proviseur et des enseignants car ils étaient tous les deux d'excellents élèves. A la rentrée suivante, ils étaient à nouveau sur les bancs du lycée et Riveau décrochait les félicitations du conseil de discipline. Les plaies n'étaient pas totalement cicatrisées. Pierre Riveau écrit dans ses mémoires que : « Lorsque je me présentai en octobre pour rentrer en hypotaube (Spéciale préparatoire) une dizaine de camarades de la Corniche (Prépa Saint-Cyr) coiffés du calot bleu pâle m'entourèrent et prétendirent me faire un mauvais parti. Un calot à liseré rouge accourut à mon secours : c'était le Z de la Taupe (chef de classe de la Prépa Polytechnique) qui signifia énergiquement aux cornichons que cette affaire ne les regardait pas ». Quant à Jean Bellemère (Sarment), il quitta le lycée en décembre 1913 pour se consacrer au théâtre mais, lauréat de l'Association des Anciens Elèves, le 14 mars 1914, il était invité au banquet des anciens élèves et chaudement félicité.

Ce qu'ils sont devenus ?

* Les signataires d' « En route, mauvaise troupe », dits « les Philosophes »

En fait, en février 1913, bien peu d'entre eux étaient élèves de la classe de Philosophie ! Si Bisserié et Serre sont bien en Philosophie (condisciples de Pierre Richard, le futur célèbre acteur **Pierre Richard-Willm**), Jean Sarment est en 1^{ère} A, Jacques Vaché en 1^{ère} B, Pierre Riveau

en Mathématiques, tandis que Hublet n'est plus élève du lycée.

Jean Bellemère (il signe Jean Sarment). Né à Nantes le 13 janvier 1897, fils d'un courtier pour une maison de café du Havre. Élève du conservatoire d'art dramatique de Nantes, il abandonne ses études en classe terminale pour aller au conservatoire national de Paris. Pour des raisons de santé, il est réformé et échappe à la mobilisation. Poète, écrivain, acteur réputé, il interprète souvent ses propres œuvres. Toute sa vie, il garde intact le souvenir de ses amis de jeunesse et en fait la matière de « Le Cœur d'Enfance » (1922), « Jean-Jacques de Nantes » (1922), « Le Livre d'Or de Florimond » (1948), « Cavalcadour » (1977) et de la pièce de théâtre « Nous étions trois » (1951), dédiée à Hublet, Bisserié et Vaché. Seul survivant d'un Groupe des Sârs tôt décimé, il meurt en 1976.

Pierre Bisserié. Né à Alger le 24 mai 1896, fils d'un pharmacien du corps de santé militaire. Bachelier en 1913, la guerre mondiale interrompt ses études de médecine et le contraint à servir comme étudiant-major. De retour des tranchées, il reprend ses études à Nantes et soutient sa thèse de médecine à Montpellier. Médecin, de 1923 à 1926, à Carentoir (Morbihan), Roquestéron (Alpes-Maritimes), La Jarrie (Charente-Maritime) et Paramé (Ille-et-Vilaine).

Ses dernières années sont marquées, à La Rochelle, Saint-Malo et Quimper, par une série d'actes délictueux rocambolesques, commis en état de démence sous l'effet de stupéfiants (opium, morphine). Il meurt à Moëlan-sur-Mer, le 30 juillet 1930.

Eugène Hublet (il signe Jean Harbonne). Né le 17 mai 1896 à Cholet (Maine-et-Loire), sixième enfant d'une modeste famille de commerçants. Au bout d'un trimestre de première, il quitte le lycée au début de 1912, après des ennuis de santé. En septembre 1912, il intègre à Nantes la troupe du Théâtre de la Renaissance avec l'espoir d'une carrière de comédien. Mobilisé en avril 1915, il est tué sur le front de Somme le 27 octobre 1916.

Pierre Riveau (il signe Ursus). Né le 2 juin 1896, à Genouillé (Charente-Maritime), dans une famille républicaine et anticléricale. Devenu bachelier en 1913, il interrompt sa préparation au métier d'ingénieur et s'engage dès janvier 1915 avec l'espoir de devenir officier et de faire ainsi la guerre dans les moins mauvaises conditions. Il se présente comme un jeune « anarchoprotestataire » qui fait une vraie guerre dans l'artillerie tout en se faisant remarquer par sa lecture du pacifiste Romain Rolland. Reçu à l'École Polytechnique en novembre 1919, il sert, jusqu'en 1937, dans les services techniques de l'Armée et termine sa carrière en 1960, comme administrateur à Paris d'une société de Ferro-Alliages. Il est décédé en 1967.

Paul Serre. Né le 28 novembre 1895 à Nantes, fils d'un maître-tailleur de la rue Crébillon. Excellent élève au Petit Lycée puis au Grand Lycée, il est, comme son frère Henri (voir dans ce numéro l'article sur Henri Serre & Hergé) un grand lecteur et



est aussi reconnu comme violoniste. Ses « Pages de Guerre et Poèmes » ont été publiés en 1926. Médecin de 2^{ème} classe de la Marine, embarqué sur le cuirassé « Diderot », il meurt le 1^{er} juillet 1924, de noyade, en baie de Quiberon.

Jacques Vaché (il signe Jacques d'O). Né à Lorient (Morbihan) le 7 septembre 1895, fils d'un officier, bientôt lieutenant-colonel. Renvoyé de l'Externat des Enfants Nantais, il entre au lycée de Nantes, comme pensionnaire, en classe de 2^{ème} C le 16 mars 1911. Mobilisé en décembre 1914, blessé sur le front un an plus tard, il est rapatrié à Nantes pour y être soigné à l'Hôpital auxiliaire de la rue du Boccage (dans l'actuel lycée Guist'hau), où il fait la connaissance d'André Breton sur lequel il va exercer une influence capitale. Il retourne sur le front en mai 1916, comme interprète auprès des troupes britanniques. Il meurt d'une surdose d'opium avec son condisciple Paul Bonnet, le 6 janvier 1919, à Nantes dans une chambre de l'Hôtel de France.

* Le professeur d'histoire aux « lectures imprudentes »

Edmond Descubes. Né le 13 octobre 1887 à Saint-Junien (Haute-Vienne), de parents instituteurs. Venant de Lorient, nommé au lycée de Nantes le 20 novembre 1912, comme professeur d'histoire et géographie. A la fin de l'année scolaire, en congé pour passer l'agrégation. Il quitte le lycée pour la Cochinchine. Capitaine au 63^{ème} RI, il est tué par un obus le 20 décembre 1916 devant Biachet (Somme).

* Les Saint-Cyriens

On ignore les noms des élèves de la Prépa Saint-Cyr qui protestèrent contre les rédacteurs d' « En route ». Au concours d'entrée 1913 à l'Ecole de Saint-Cyr, il y eut douze admis venant du Lycée de Nantes. Sept d'entre eux, jeunes sous-lieutenants, furent tués au combat dont quatre dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale !

Signalons, parmi les élèves de Mathématiques, et en prépa à Saint-Cyr l'année suivante, **Alphonse Averty**. Il était l'oncle du réalisateur Jean-Christophe Averty, décédé ce 4 mars 2017, et considéré parfois comme « le dernier des surréalistes » ! Hasard étonnant !

* Le camelot du roi

Georges Noé. Né le 16 septembre 1895 à Vieilleville (Loire-Inférieure) dans une famille de marins et d'armateurs, originaire de l'île-aux-Moines (Morbihan). Son père, courtier maritime installé à Nantes, agent consulaire de Russie, est décédé en 1901. Sous-lieutenant au 251^{ème} RI, observateur à l'escadrille 122, Georges Noé a été touché mortellement en combat aérien au cours d'une mission à Château-Salins et est mort le 26 septembre 1918 à l'hôpital à Nancy.

D'autres élèves du lycée, dans l'entourage des Sârs, se doivent d'être signalés (**André et Robert Caron, François Chaillous, Emmanuel Delahaye, André Maillocheau, Jean Pyrè**) et notamment **Paul Perrin** (1895-1980), soldat avec Vaché et Serre à Brest, étudiant en médecine à Nantes avec Bissérié et Serre, qui a laissé des mémoires et de précieuses archives. En outre, il a suscité chez son neveu, notre ami Joël Barreau, un vif intérêt pour Vaché et le surréalisme qui, avouons-le, fut contagieux !

Sur les pas des surréalistes nantais

Du lycée Clemenceau où le « groupe de Nantes » décrochait ses premières flèches littéraires, jusqu'au quai de la Fosse d'où émanaient les parfums sulfureux de l'aventure et du hasard, ce parcours vous fera découvrir l'univers des écrivains surréalistes pour qui Nantes fut un terrain de jeux et d'expérimentations.
Visite commentée, accompagnée de lectures.

Dimanche 23 avril 2017 à 15h

Sur inscription au 08 92 464 044 (0,35€/min)

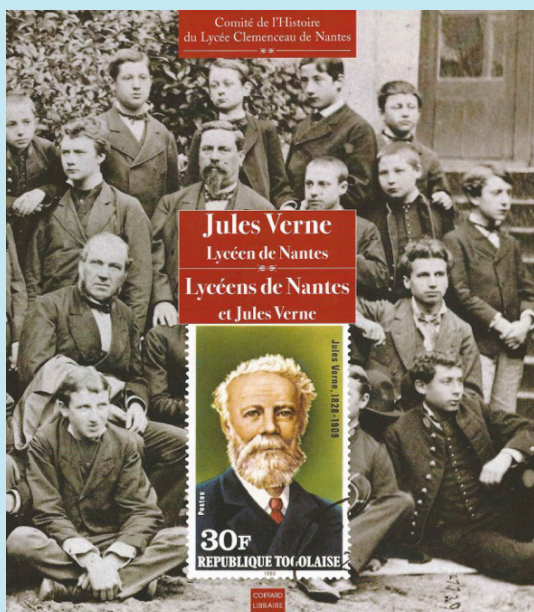
Parcours en ville - Gratuit

Durée : 2h - se munir d'un titre de transport

Pour prolonger votre visite, exposition «Aux origines du surréalisme, Cendres de nos rêves» au musée d'Histoire de Nantes, Château des ducs de Bretagne jusqu'au 20 mai 2017.



Comité de l'Histoire du lycée Clemenceau de Nantes Association pour le Patrimoine du lycée



Association créée en janvier 1990, le Comité de l'Histoire a pour objectif de « rassembler et d'analyser tous les documents et tous les témoignages relatifs à l'histoire » du Lycée de Nantes, devenu le lycée Clemenceau en 1919 et qui comprit aussi le lycée Jules Verne, une annexe à Chantenay et La Colinière.

Le Comité de l'Histoire a été un élément moteur des célébrations du Centenaire des bâtiments du lycée Clemenceau (1992) et du Bicentenaire du Lycée de Nantes (2008).

Le Comité de l'Histoire, qui s'intéresse à tout ce qui relève du patrimoine matériel et immatériel du lycée, participe aux Journées du Patrimoine et aux Fêtes de la Science.

Créé à l'initiative de quatre professeurs : Joël Barreau, Daniel Blanchard, Jean Guiffan et Jean-Louis Liters, et présidé de 1990 à 2013 par Pierre Bernard-Brunet.

Le Comité de l'Histoire est administré par un Bureau :

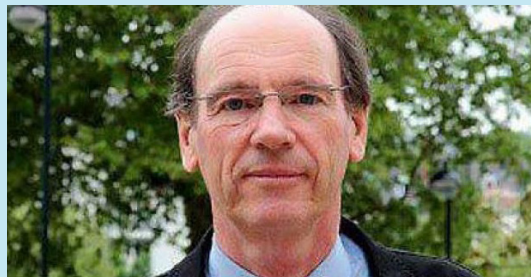
Président :	Jean-Louis LITERS
Vice-Président :	Joël BARREAU
Vice-Président :	Jean-Michel DUBIEZ délégué aux matériels scientifiques anciens
Secrétaire :	Jean-Pierre REGNAULT
Trésorière :	Catherine GENESTOUX
Trésorière-adjointe :	Evelyne KIRN
Membres :	Bernard ALLAIRE Didier BOREL (au titre de président de l'Amicale des Anciens Elèves) Joël LARRE Françoise MOREAU

Le Comité de l'Histoire et l'Amicale des Anciens Elèves mutualisent leurs moyens et oeuvrent ensemble : Le Vieux-Bahut, le blog « 13-19 - Nos Ans Criés » :

www.nosanscries.fr

« Le lycée de Nantes de 1913 à 1919 »

- Les chroniques de «Nos Années Cruelles» par **Jean Bourgeon**



(Photo Ouest France)

Samedi 20 mai 2017, Jean Bourgeon donnera une conférence dans le cadre de l'AG de l'Amicale sur le thème :
« Le théâtre aux armées ».

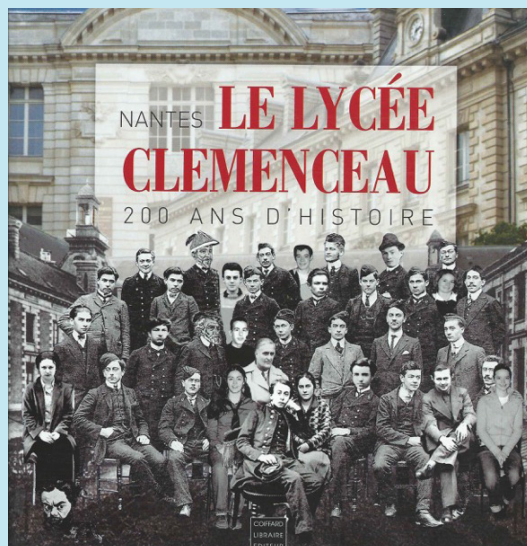
- Le mémorial du lycée de la Première Guerre mondiale par **Jean-Louis Liters**

Le Comité en direction des élèves du lycée

- Commémorer ensemble (11 novembre 1918, ...)
- Faciliter l'accès aux archives du lycée aux élèves de l'Atelier d'Histoire, créé à la rentrée 2015 par un groupe de professeurs d'histoire
- Mener avec les professeurs, CPE et documentalistes des actions pour et par les élèves (TPE, ...)
- Entretenir des liens avec la rédaction de LGT Les Griffes du Tigre, le journal des élèves du lycée Clemenceau.

En projet pour l'année scolaire 2017-2018

- Journée européenne du Patrimoine (samedi 16 septembre)
- Fête de la Science et présentations de matériels anciens
- Hommage à Julien Gracq pour le dixième anniversaire de sa disparition
- « Mai 1968 » : cinquante ans après !
Contact : jeanlouis.liters@gmail.com





Mathurin Méheut - **Clemenceau sur le front**
Extrait de « Regard sur Mathurin Méheut » de Patrick Jude - *Edition Ouest France*

Le Vieux Bahut - Numéro 94 - Mai 2017

Responsable de publication : Didier BOREL (Président)

Conception, coordination et rédaction en chef : Bernard ALLAIRE (Président honoraire)

Comité de rédaction : Evelyne KIRN (Vice-Présidente) et Michelle BESSAUD (Administratrice)

Correspondant spécial «NOTRE MÉMOIRE» : Jean-Louis LITERS

Merci à tous les contributeurs.

Création graphique, mise en page, impression :

Sylvain GROSS - Agence REPERES - 44880 Sautron - Tél. : 02 40 63 73 63 - www.agence-reperes.com